16

FRAGMENTS

DU COMMENTAIRE DE GALIEN

SUR LE TIMÉE DE PLATON,

PUBLIÉS POUR LA PREMIÈRE FOIS EN GREC ET EN FRANÇAIS,
AVEC UNE INTRODUCTION ET DES NOTES,

SUIVIS D'UN ESSAI SUR GALIEN CONSIDÉRÉ COMME PHILOSOPHE,

PAR

le dr Ch. DAREMBERG,

Bibliothécaire de l'Acad. nationale de médecine; Méd. du bureau de bienfais.; Méd. inspecteur des écoles primaires; Memb. de la Société méd. du XIIe arrond.; Memb. de l'Acad. des sciences, arts et belles-lettres de Dijon; de la Société d'hist. natur. de Halle; de la Société nationale de Silésie, siégeant à Breslau; de la Société de médecine de Munich.

PARIS,
Chez Victor Masson.

LEIPZIG,
Chez Michelsen.

MARS 1848.

Du même auteur :

Exposition des connaissances de Galien sur l'anatomie et la physiologie du système nerveux; in-4°. Paris, 1841.

HIPPOCRATE : Traduction des œuvres choisies; in-18. Paris, 1843.

Rapport adressé à M. le Ministre de l'Instruction publique sur une Mission médico-littéraire en Allemagne et en Belgique; in-8°. Paris, 1845.

Rapport à M. le Ministre de l'instruction publique sur une Mission médico-littéraire en Angleterre; in-8°. Paris, 1848.

Histoire et critique des Doctrines des maladies de la peau par ROSENBAUM; traduction française; in-8°. Paris, 1846.

Histoire de la Syphilis dans l'antiquité par ROSENBAUM, traduction française; in-8°. Paris, 1846.

Traité sur le Pouls attribué à Rufus d'Ephèse, publié pour la première fois en grec, avec une introduction et des notes; in-8°. Paris, 1846.

Description et extraits du manuscrit 2237, de la Bibliothèque nationale de Paris; in-8°. Paris, 1848.

Plan d'une Bibliothèque des médecins grecs et latins; in-8°. Paris, 1847.

Aurelius, *de Acutis passionibus*, nunc primum in lucem edidit, C. Daremberg; in-8°. Breslau, 1847.

Cours au Collége de France sur l'histoire et la littérature des sciences médicales; 1re année, 1re leçon ; 16e leçon, résumé du cours. — 2e année, 4e leçon : Plan du cours de 1848. — Les autres leçons seront publiées dans le courant de cette année.

Pour paraître prochainement :

Œuvres médico-philosophiques de Galien, traduites pour la première fois en français; 2 vol. in-18.

Œuvres de Rufus d'Ephèse, texte grec, traduction et notes. 1 vol. in-8° (faisant partie de la *Bibliothèque des Médecins grecs et latins.*)

A Monsieur

M. Th. HENRI-MARTIN,

Doyen de la Faculté des lettres de Rennes,
auteur des *Études sur le Timée de Platon.*

D^r^ Ch. DAREMBERG.

FRAGMENTS

DU COMMENTAIRE DE GALIEN

SUR LE TIMÉE DE PLATON.

INTRODUCTION (*).

Personne n'ignore quelle grande place Galien tient dans l'histoire de la médecine; mais on connaît moins bien le rôle qu'il a joué dans les destinées de la philosophie. Les historiens de cette science ont à peine parlé du médecin de Pergame; le souvenir rapide et superficiel qu'ils lui ont consacré ne nous apprend rien de certain ni sur ses doctrines ni sur son influence. Un pareil oubli est certainement injuste.

Entraîné dès sa jeunesse vers la philosophie par une vocation naturelle et décidée, Galien n'a jamais séparé dans ses ouvrages l'étude de cette science de l'étude de la médecine; il poussa même si loin cette alliance, qu'il composa des traités philosophiques à l'usage particulier des étudiants en médecine.

Critique et historien plutôt encore que philosophe dogmatique, n'ayant pas toujours une doctrine bien arrêtée, trop souvent incertain et en contradiction avec lui-même, éclectique en philosophie plus encore qu'en médecine, dialecticien comme Aristote dont il suivit presque tous les principes logiques, et auquel il doit la disposition méthodique de ses ouvrages, psychologue comme Platon qui lui a fourni ses plus belles inspirations sur la nature et sur la vie, Galien occupe une place à part dans l'histoire de la philosophie.

(*) Quelques lignes de cette introduction sont extraites de l'*Essai sur Galien considéré comme philosophe.*

S'il emprunte la forme à Aristote, il s'attache le plus ordinairement à Platon pour le fond des doctrines ; il l'appelle *le prince des philosophes*. Hippocrate et Platon représentent pour Galien l'idéal en médecine et en philosophie ; il leur a voué un véritable culte ; son orgueil, son indépendance et son esprit de mordante critique s'abaissent toujours devant leur autorité. On ne sera donc pas étonné de trouver dans la vaste collection des œuvres de Galien plusieurs écrits particulièrement consacrés à l'examen des doctrines de ces deux grands hommes. Il nous a laissé un traité considérable *sur les Opinions d'Hippocrate et de Platon*, livre éminemment précieux pour l'histoire de la philosophie.

Entre autres traités consacrés exclusivement à Platon (1), Galien avait rédigé un commentaire *Sur ce que le Timée renferme de médical* (2) ; dans deux de ses ouvrages (3) il annonce ce com-

---

(1) Περὶ τῆς Πλάτωνος αἱρέσεως ἕν. — Πρὸς τοὺς ἑταίρους, ἢ Πλάτων. — Περὶ τῆς κατὰ Πλάτωνα λογικῆς θεωρίας. — Πλατωνικῶν διαλόγων συνόψεως ή. — Περὶ τῶν ἐν Φιλήβῳ μεταβάσεων ἕν. — Je n'ai pas besoin d'ajouter que tous ces ouvrages, dont Galien nous fournit lui-même les titres dans son traité *sur les Livres qu'il a composés* (t. XIX, chap. 14, p. 46), sont jusqu'à présent perdus.

(2) Περὶ τῶν ἐν τῷ Τιμαίῳ ἰατρικῶς εἰρημένων ὑπομνήματα. — Dans le traité *de Mes livres*, chap. 14, t. XIX, p. 46. — Aristote nous apprend que Platon avait un enseignement réservé aux initiés (τὰ ἄγραφα δόγματα) ; les historiens de la philosophie affirment que cet enseignement est resté oral, ou du moins qu'aucune trace n'en est arrivée jusqu'à nous, et que les *Dialogues* ne représentent que la doctrine exotérique du chef de l'Académie. Mais j'ai relevé, le premier je crois, dans Galien (*de Subst. facult. nat.*, I, 2, t. IV, p. 726) un texte qui me paraît infirmer cette assertion, texte d'après lequel *le Timée* serait précisément un livre réservé aux initiés (ὀλιγίστοις ἀκροάταις). — Cf. ma trad. des *Œuv. choisies* d'Hipp., p. 380. — Ce témoignage de Galien est considérable et mérite de fixer l'attention. Du reste, le *Timée* par sa nature rentre très-bien dans la catégorie des livres acroamatiques.

(3) La mention *du Commentaire sur le Timée*, dans le traité *du Tremblement, de la palpitation, etc.* (chap. 7, p. 632, t. IV), se rapporte à l'opinion de Platon sur la cause du tremblement (p. 85, D). — Celle qui se trouve dans le traité *des Opinions d'Hippocrate et de Platon* (VIII, 5, t. V, p. 682, éd. K.) regarde le phlegme (p. 84, E.) et la couleur du sang dans les maladies (82, E et sq.). Galien ajoute : « Je réserve l'examen de ces questions pour un livre que mes amis me pressent de faire sur ce qu'il y a de médical dans le *Timée*. Beaucoup ont commenté les autres parties de ce livre, et même plusieurs plus longuement qu'il ne fallait, mais peu se sont occupés de ce qui intéresse la médecine, et aucun n'a traité convenablement ce sujet. » — Je trouve encore une mention indirecte de ce commentaire dans *de Dogm. Hipp. et Plat*, IX, 8, p. 713, t. V.

mentaire ; il assure l'avoir fait dans un opuscule intitulé : *de Mes livres*.—Une grande partie de ce travail est jusqu'à présent perdue.

Gadaldinus en avait retrouvé en Italie un fragment assez long et important qu'il a publié en latin dans la deuxième édition latine de Galien, imprimée par les Junte, à Venise, en 1550 (1). Ce fragment a été reproduit par Chartier dans son édition gréco-latine des œuvres réunies d'Hippocrate et de Galien ; il contient ce qui regarde la comparaison des plantes avec les animaux et la fameuse mais si obscure théorie de la respiration. Depuis Gadaldinus on avait complétement perdu la trace du texte original de ce fragment, ou plutôt on s'était peu enquis de son existence.

C'est ce texte que je publie aujourd'hui; je l'ai découvert dans un manuscrit de la Bibliothèque royale (2) ; malheureusement mon manuscrit n'offre pas une ligne de plus que celui sur lequel Gadaldinus a fait sa traduction ; il est même évident que l'un provient de l'autre, ou que tous deux ont été copiés sur le même prototype ; les variantes sont peu nombreuses ainsi que je m'en suis assuré par une collation exacte de la traduction de Gadaldinus ; toutefois, mon manuscrit est préférable au sien, ou, du

(1) En tête de sa traduction, Gadaldinus a mis l'avertissement qui suit :

« *Hoc fragmentum, a nobis inventum, et latinitate donatum, esse Galeni, stylus, et doctrina, et libri, quos ipse a se scriptos citat, indicant, quin et Galenus quoque* octavo de Dogmatibus Hippocratis et Platonis libro, capite quinto [t. V., p. 682, ed. Kühn], et libro de Tremore, etc., capite septimo [t. VII, p. 632], *facturum se explanationes, in ea quæ medice scripta sunt in Platonis Timæo, pollicetur : ac* in libro de Propriis libris [cap. 14, t. XIX, p. 46], *commentarios de hac re quatuor se fecisse affirmat.*

(2) Ms. n° 2283, f° papier 16e S., non paginé. Ce manuscrit se compose de plusieurs pièces primitivement isolées, et qui maintenant n'ont d'autres liens que la couverture qui les réunit ; il contient :

1° Σχόλιον περὶ τοῦ ἀριθμοῦ·

2° Ἐκ τῶν ὑπομνημάτων Βασιλείου εἰς τὸν πρῶτον τῶν στηλιτευτικῶν·

3° Fragments de Théophraste, tirés de Photius, sans titre initial, d'une autre main que celle qui a écrit les deux premières pièces;

4° Γαληνοῦ περὶ ἐπιδεσμῶν (T. XVIIIe, p. 768); une nouvelle main; écriture un peu plus ancienne ;

5° Fragment du commentaire de Galien, sans titre, et inscrit au catalogue sous celui de : *Fragmentum medicum* (écriture des deux premières pièces). C'est sans doute à cause de ce titre que ce fragment est resté si longtemps ignoré ;

6° Lettres de Turnèbe à Danèze, en grec.

moins, si le traducteur a eu un texte identique au nôtre, il ne lui est pas toujours resté fidèle.

Du reste, la traduction latine obscure, difficile à lire et souvent inexacte, a jusqu'à présent rendu peu de services à ceux qui se sont occupés du *Timée* de Platon ; beaucoup même paraissent avoir ignoré son existence, ou du moins ont dédaigné de la consulter.

Si la publication d'un texte inédit excite toujours un véritable intérêt, lors même qu'on en possède une traduction latine, cet intérêt augmente encore quand cette traduction est très-défectueuse et par conséquent peu utile. D'ailleurs il s'agit de Platon, interprété par Galien ; cette seule considération suffirait déjà certainement pour me justifier ; mais en voici une autre beaucoup plus importante : ce commentaire jette un jour tout nouveau sur le texte de Platon ; il fournit une excellente leçon pour un passage dont le texte vulgaire avait jusqu'ici fort embarrassé les éditeurs ; il donne une explication nette et lumineuse de la théorie des *Nasses* qu'aucun traducteur ou commentateur n'a comprise dans tout son ensemble, bien que l'étude attentive du texte conduise à la même explication ; du moins je l'avais trouvée avant d'avoir lu le Commentaire de Galien.

Je voudrais que ma découverte n'eût pas été bornée à de simples fragments ; elle serait accueillie avec plus de faveur encore par les amis des lettres et de la philosophie ; elle serait surtout plus agréable, puisque le regret d'une perte étendue ne viendrait pas se mêler au plaisir de retrouver un débris qui fait vivement désirer de posséder intégralement un ouvrage dont l'étude serait assurément fort profitable pour l'exacte interprétation des doctrines physiologiques de Platon.

Dans le dessein de compenser un peu cette perte, d'autant plus déplorable que le Commentaire de Proclus s'arrête avant la partie du *Timée* qui nous occupe, je me propose de réunir un jour, en un ensemble régulier, les nombreux passages que Galien a consacrés, dans ses divers ouvrages, à l'explication des doctrines de Platon. Entreprendre ce travail est, en quelque sorte, un devoir pour moi, puisque j'y suis encouragé par un maître

excellent qu'intéresse vivement tout ce qui touche à la gloire du philosophe qu'il a, pour ainsi dire, fait revivre en France, par une admirable traduction, et par de précieux commentaires.

L'authenticité du fragment que je publie ne saurait être contestée; le médecin de Pergame y renvoie à trois de ses ouvrages qui ne lui ont jamais été refusés; dans les deux qui sont arrivés jusqu'à nous, on retrouve les passages auxquels il fait allusion dans son commentaire. D'ailleurs, quand ces témoignages extérieurs feraient défaut, ne reconnaîtrait-on pas aussi Galien à chaque ligne, dans la forme du langage et dans la manière de raisonner.

Au bas de la première page du manuscrit, le copiste a écrit :

Ἰστέον ὡς τὸ τεμάχιον τοῦτο εὕρηται μὲν ἔν τινι παλαιῷ ὑπὸ τῶν σητῶν διαβεβρωμένῳ βιβλίῳ. Ἔστι δ' ἐξήγησις τῶν ἐν τῷ Τιμαίῳ τοῦ Πλάτωνος φυσικῶν· ἔοικε δ' εἶναι τοῦ Γαληνοῦ ἀνδρὸς φυσικωτάτου καὶ ἰατρῶν ἀρίστου· εἴθε δὲ καὶ τὸ ἐλλεῖπον εὕροιμέν ποτε.

Je ne saurais trop joindre mes vœux à ceux du copiste; mais je crains qu'ils ne demeurent complétement stériles.

Texte de Platon.

I. « Τὸ δ' ἐν τῇ περὶ τοὺς δακτύλους καταπλοκῇ τοῦ νεύρου καὶ τοῦ « δέρματος ὀστοῦ τε ξυμμιχθὲν ἐκ τριῶν ἀποξηρανθὲν ἓν κοινὸν ξυμπάντων « σκληρὸν γέγονε δέρμα, τοῖς μὲν ξυναιτίοις τούτοις δημιουργηθὲν, τῇ « δ'αἰτιωτάτῃ διανοίᾳ τῶν ἔπειτα ἐσομένων ἕνεκα εἰργασμένον· ὡς γάρ « ποτε ἐξ ἀνδρῶν γυναῖκες καὶ τἄλλα θηρία γενήσοιντο, ἠπίσταντο οἱ « ξυνιστάντες ἡμᾶς, καὶ δὴ καὶ τῆς τῶν ὀνύχων χρείας ὅτι πολλὰ τῶν « θρεμμάτων καὶ ἐπὶ πολλὰ δεήσοιτο ἤδεσαν, ὅθεν ἐν ἀνθρώποις εὐθὺς « γιγνομένοις ὑπετυπώσαντο τὴν τῶν ὀνύχων γένεσιν. Τούτῳ δὴ τῷ λόγῳ « καὶ ταῖς προφάσεσι ταύταις δέρμα, τρίχας ὄνυχάς τ' ἐπ' ἄκροις τοῖς « κώλοις ἔφυσαν (1). »

Commentaire de Galien.

.... προτεταγμένοις μορίοις, τὸ δέρμα δ' οὕτως αὐτῶν (2) περιλαμβάνει τὰς ῥίζας, ὡς τοὺς ὀδόντας οὖλα. Καὶ μέντοι καὶ ταῖς ὑποκειμέναις φλεψὶν ὑπερφύονται σαφῶς οἱ ὄνυχες, ὥστ' ἔνεστι τῷ βουλομένῳ μὴ μόνον ἐξ (3) ὀστοῦ καὶ νεύρου, καὶ δέρματος, ἀλλὰ καὶ σαρκὸς καὶ φλεβὸς ὑμένων τε καὶ συνδέσμων οἴεσθαι γεγονέναι τοὺς ὄνυχας. Εἴρηται δὲ περὶ τούτων ἐπὶ πλέον ἐν ἄλλοις τέ τισι καὶ τῷ τρίτῳ περὶ τῆς Ἱπποκρατοῦς ἀνατομῆς (4).

Texte.

II. « Ἐπεὶ δὲ πάντ' ἦν τὰ τοῦ (5) θνητοῦ ζώου συμπεφυκότα μέλη καὶ « μέρη, τὴν δὲ ζωὴν ἐν πυρὶ καὶ πνεύματι συνέβαινεν ἐξ ἀνάγκης ἔχειν « αὐτὸ (6), καὶ διὰ ταῦτα ὑπὸ τούτων τηκόμενον, κενούμενόν τ' ἔφθινε, « βοήθειαν αὐτῷ θεοὶ μηχανῶνται. Τῆς γὰρ ἀνθρωπίνης ξυγγενῆ φύσεως φύσιν « ἄλλαις ἰδέαις καὶ αἰσθήσεσι κεραννύντες, ὥσθ' ἕτερον εἶναι ζῶον, φυτεύ« ουσιν, ἃ δὴ νῦν ἥμερα δένδρα καὶ φυτὰ καὶ σπέρματα παιδευθέντα (7) ὑπὸ « γεωργίας τιθασσῶς πρὸς ἡμᾶς ἔσχε. Πρὶν δ' ἦν μόνα τὰ τῶν ἀγρίων γένη « πρεσβύτερα τῶν ἡμέρων ὄντα. Πᾶν γὰρ οὖν ὅ τί περ ἂν μετασχῇ τοῦ ζῆν « ζῶον μὲν ἂν ἐν δίκῃ λέγοιτ' ὀρθότατα, μετέχει γε μὴν τοῦτο ὃ νῦν λέγομεν « τοῦ τρίτου ψυχῆς εἴδους, ὃ μεταξὺ φρενῶν ὀμφαλοῦ θ' ἱδρύσθαι λόγος, ᾧ « δόξης μὲν λογισμοῦ τε καὶ νοῦ μέτεστι τὸ μηδὲν, αἰσθήσεως δ' ἡδείας « καὶ ἀλγεινῆς μετὰ ἐπιθυμιῶν. Πάσχον γὰρ διατελεῖ πάντα. Στραφέντι « δ' αὐτῷ ἐν [ἑ]αυτῷ (8) περὶ [ἑ]αυτὸ, τὴν μὲν ἔξωθεν ἀπωσαμένῳ κίνησιν, « τῇ δ' οἰκείᾳ χρησαμένῳ, τῶν αὑτοῦ τι λογίσασθαι κατιδόντι φύσιν (9) οὐ « παραδέδωκεν ἡ γένεσις· διὸ δὴ ζῇ μὲν, ἔστι δ' οὐχ ἕτερον ζώου, μόνιμον « δὲ καὶ κατερριζωμένον πέπηγε διὰ τὸ τῆς ἔξω αὑτοῦ κινήσεως ἐστερῆσθαι. »

Texte de Platon (*).

I. « Dans cet entrelacement des nerfs avec la peau et les os « qui constitue les doigts, une partie mélangée de ces trois « substances et desséchée, devint une peau dure appartenant à « ces trois genres à la fois, fabriquée d'après ces causes accessoires, mais formée par la cause suprême, par la Providence « en vne des choses futures. Car ceux qui nous organisèrent savaient bien que de l'espèce virile devaient se former un jour « des femmes et d'autres animaux, et ils comprenaient que la « plupart des bêtes auraient besoin de se servir des ongles ponr « beaucoup d'usages, et c'est pour celà que, dès la naissance des « hommes, ils ébauchèrent aussitôt la formation des ongles. Tels « sont donc les desseins et les motifs d'après lesquels ils produisirent la peau, les cheveux et les ongles à l'extrémité des « membres : »

Commentaire de Galien.

... La peau environne leurs racines (*c'est-à-dire celles des ongles*) de la même façon que les gencives entourent les dents; il est clair que les ongles sont implantés sur les veines sous-jacentes, de sorte qu'on peut croire, si l'on veut, qu'ils sont non-seulement formés d'os, de tissus nerveux (*fibreux*) et de peau, mais aussi de chairs, de veines, de membranes et de ligaments; nous avons parlé plus amplement de toutes ces choses dans d'autres ouvrages et surtout dans le troisième livre *sur l'Anatomie* d'*Hippocrate*.

Texte.

II. « Toutes les parties et tous les membres de l'animal mortel « étant ainsi unis ensemble, comme nécessairement d'après sa « nature, il devait vivre par le feu et par l'air, et qu'il était à « craindre que, dissous et épuisé par eux, il ne vînt à périr, les « dieux lui préparèrent une ressource. Car formant une nature « analogue à la nature humaine, mais avec des formes et une sensibilité différentes, ils en firent un second genre d'animaux : ce sont les arbres et tous ces végétaux qui maintenant, adoucis et formés par la culture, sont devenus pour « nous domestiques; mais auparavant les espèces sauvages, « plus anciennes que les espèces cultivées, existaient senles. Tout « ce qui participe à la vie peut, en effet, à très-juste titre, être « appelé animal; et ce dont nous parlons participe du moins à « la troisième espèce d'âme, dont il est dit qu'elle est placée « entre le diaphragme et le nombril, et dans laquelle il ne peut « y avoir ni opinion, ni raison, ni intelligence, mais des sensations agréables et douloureuses avec des désirs. Car le végétal « ne cesse d'éprouver toutes ces impressions; mais comme son « agitation n'a lieu qu'en lui et sur lui-même, et qu'il repousse le « mouvement qui vient du dehors, pour n'user que du mouve-

Commentaire.

Μέρη μὲν ὀνομάζεται πάντα τὰ συμπληροῦντα τὸ ὅλον, ἢ εἰς ἃ διαιρεῖται τὸ ὅλον, ἰδίως δὲ μέλη τὰ τῶν ζώων καλεῖται μέρη (10). Νῦν οὖν τοῦ Πλάτωνος ἀντιδιῃρηκότος τὰ μέλη τοῖς μέρεσιν, ἐνέστησε καὶ ἄλλην ὑπόνοιαν τοῦ σημαινομένου λαβεῖν καθ' ἑκάτερον τῶν ὀνομάτων, ὡς τὰ μὲν ἰδίαν ἔχοντα περιγραφὴν θατέρῳ τῶν ὀνομάτων ὑπ' αὐτοῦ δεδήλωται, τὰ δὲ τούτων αὐτῶν μέρη θατέρῳ, ποτέρῳ δὲ πότερα, μηκέθ' οἷόν τε βεβαίως ἀποφήνασθαι. Τοῦτο μὲν οὖν ἐν τοῖς ὀνόμασι καὶ σημαινομένοις τὴν ζήτησιν ἔχει, μηδὲν συντελοῦν εἰς τὴν τῶν πραγμάτων ἐπιστήμην, ἴδωμεν δὲ μᾶλλον ἃ λέγει περὶ τῶν πραγμάτων αὐτῶν, ἔνθα φησίν· —« τὴν ζωὴν ἡμῶν ἐν πυρὶ καὶ πνεύματι κατ' ἀνάγκην εἶναι. »— Τεττάρων γὰρ ὄντων στοιχείων, ἐξ ὧν ἡ γένεσις τοῖς γεννητοῖς ἐστι, γῆς καὶ πυρὸς, ὕδατός τε καὶ ἀέρος, ὅτι τούτων τὰ μὲν ὑλικώτερα γῆ τε καὶ ὕδωρ ἐςὶ, τὰ δὲ δραςικώτερα καὶ μάλιστα ἐν τοῖς ζώοις (11), πῦρ τε καὶ πνεῦμα, σχεδὸν ἅπασιν ὡμολόγηται, τὸ δ' ὑπὸ τούτων διοικούμενον σῶμα πολλὰς ἔχειν ἀναγκαῖόν ἐςιν οὐ μόνον κενώσεις, ἀλλὰ καὶ τὰς ἀδήλους αἰσθήσει διαπνοάς τε καὶ ἀποῤῥοάς (12)· χρῄζει τοίνυν διὰ ταῦτα τροφῆς ἀναπληρούσης τὸ διαφορούμενον τῆς οὐσίας αὐτῶν, καὶ ταύτης ἕνεκα οἱ θεοὶ τὰ φυτὰ κατέσκευασαν, ἃ δὴ καὶ πρόσθεν ἐδείκνυμεν εὐλόγως ὑπ' αὐτοῦ ζῶα κεκλῆσθαι· προϋποκειμένου γὰρ τοῦ τὴν ψυχὴν ἀρχὴν εἶναι κινήσεως, ὁμολογουμένου δὲ καὶ τοῦ τὰ φυτὰ τὴν ἀρχὴν κινήσεως ἔχειν ἐν ἑαυτοῖς, ἔμψυχα προσηκόντως ὀνομασθήσεται, τὸ δ' ἔμψυχον σῶμα πάντες ἄνθρωποι καλοῦσι ζῶον. Εἰ δὲ καὶ Ἀριστοτέλης (13) βούλοιτο μὴ μόνον τῷ ἐμψυχον εἶναι τὸ σῶμα ζῶον ὀνομάζεσθαι προσηκόντως, ἀλλὰ χρῆναι προστίθεσθαι τούτῳ αἰσθητικὸν, οὐδὲ τούτου στερεῖται τὰ φυτά. Δέδεικται γὰρ ἡμῖν ἐν τοῖς περὶ (14) [οὐσίας] (15) τῶν φυσικῶν δυνάμεων ὑπομνήμασι, γνωριστικὴν δύναμιν ἔχειν αὐτὰ τῶν τ' οἰκείων οὐσιῶν, ὑφ' ὧν τρέφεται, τῶν τ' ἀλλοτρίων, ὑφ' ὧν βλάπτεται καὶ διὰ τοῦτο τὰς μὲν οἰκείας ἕλκειν, τὰς δ' ἀλλοτρίας ἀποστρέφεσθαι καὶ ἀπωθεῖσθαι, καὶ διὰ τοῦτ' οὖν ὁ Πλάτων εἶπεν αἰσθήσεως γένους ἰδίου μετέχειν τὰ φυτά· τὸ γὰρ οἰκεῖόν τε καὶ ἀλλότριον γνωρίζει.

Ταῦτα μὲν εἰς τὴν τοῦ Πλάτωνος ῥῆσιν αὐτάρκως εἴρηται διὰ βραχέων, ἀπολείπεται δ' ἀναμνῆσαι τοὺς μίαν οὐσίαν λέγοντας εἶναι τῆς ψυχῆς ἡμῶν, δυνάμεις ἔχουσαν τρεῖς, λογιστικήν τε καὶ θυμοειδῆ, καὶ τρίτην τὴν ἐπιθυμητικὴν, ὅτι (16) καὶ ἄλλοτε πολλάκις, ὡς ἐδείχθη, καὶ νῦν

« ment propre, il ne lui a pas été donné de raisonner sur ce qui « le concerne d'après la connaissance de sa propre nature. C'est « pourquoi il vit et n'est pas autre chose qu'un animal; mais il « est fixé d'une manière immobile et enraciné dans la terre, parce « qu'il est privé de la faculté de se mouvoir hors de sa place. »

Commentaire.

On appelle *parties* ce qui constitue *un tout*, ou ce en quoi *un tout* se divise; on appelle proprement *parties* (μέρη) les *membres* (μέλη) des animaux. Mais Platon, opposant ici les *parties* aux *membres*, a imposé un autre sens à chacun de ces mots, appelle tout ce qui est limité de l'un de ces noms, et les parties de ce qui est limité par l'autre, mais il n'est pas possible de déterminer avec certitude à laquelle de ces deux significations répond chacun de ces deux mots. Du reste, cela est une question de mots et non de sens, et qui ne conduit pas du tout à la science des choses; voyons donc plutôt ce que Platon dit sur les choses elles-mêmes lorsqu'il écrit : « *Que notre vie consiste nécessairement dans le feu et dans le pneuma.* — Il y a quatre éléments d'où viennent tous les êtres : la terre et le feu, l'eau et l'air; on s'accorde presque généralement à regarder la terre et l'eau comme plus matérielles, l'air et le feu comme plus actifs, surtout chez les animaux; le corps régi par ces éléments doit avoir non-seulement plusieurs espèces d'évacuations, mais encore des perspirations insensibles et des exhalations; par conséquent, il a besoin de nourriture pour réparer les pertes de sa substance : c'est pourquoi les dieux ont créé les plantes. Nous avons déjà montré plus haut (*dans la partie perdue du Commentaire*) que Platon avait eu raison de les appeler animaux. Partant de ce principe que la vie est la source du mouvement, s'accordant à admettre que les plantes ont en elles la source de leurs mouvements, on les appellera à juste titre *animées*. Or, tous les hommes appellent animal un corps animé. Lors même qu'on croirait avec Aristote que, pour mériter le nom d'animal, il ne suffit pas d'être animé, mais qu'il faut encore jouir de la sensibilité, on reconnaîtrait que même les plantes ne sont pas dépourvues de cette propriété. Car nous avons montré dans l'ouvrage *sur la Substance des forces physiques* que les plantes ont la faculté de distinguer les substances avec lesquelles elles ont de l'affinité et qui les nourrissent de celles qui leur sont étrangères et qui leur nuisent, que, par conséquent, elles attirent les substances qui leur conviennent, rejettent et repoussent celles qui leur sont étrangères. Pour cette raison, Platon dit que les plantes ont une sensibilité spéciale, car elles distinguent ce qui est en rapport avec elles de ce qui ne leur convient pas.

Cela suffit pour expliquer en peu de mots les paroles de Platon; il me reste maintenant à rappeler à ceux qui sont d'avis que notre âme n'est qu'une seule substance qui a trois facultés, la

οὐχ ἥκιστα διὰ τῆς προκειμένης ῥήσεως ὁ Πλάτων εἶδος ἔφη ψυχῆς εἶναι τὸ ἐπιθυμητικὸν, οὐχ ἑτέραν μὲν ἔχον ἐν φυτοῖς, ἑτέραν δ' ἐν ἡμῖν φύσιν, ἀλλὰ τὴν αὐτὴν, ᾠκίσθαί τε κατὰ τὸ ἧπαρ, οὐ κατὰ τὸν αὐτὸν δηλονότι τόπον, ἐν ᾧ τό τε θυμοειδὲς καὶ τὸ λογιστικὸν, ὅπερ ἦν εὔλογον, εἰ μιᾶς οὐσίας αἱ τρεῖς ἦσαν δυνάμεις, καθάπερ φασὶν οἱ τὴν καρδίαν ὑποθέμενοι τοιαύτην εἶναι. Κατὰ λόγον μὲν γὰρ ἐκεῖνοι μίαν οὐσίαν τιθέμενοι τῆς ψυχῆς δυνάμεις τρεῖς αὐτῆς εἶναί φασι τὰς γενικωτάτας, ὁ δὲ Πλάτων οὐ τὴν αὐτὴν οὐσίαν τοῦ λογιςικοῦ τῆς ψυχῆς τῷ ἀλόγῳ (17) καὶ ἐπιθυμητικῷ φησιν ὑπάρχειν, ἀλλ' ἕτερον ἐκείνου, καὶ τοῦτο καὶ τῷ θυμοειδεῖ πολλάκις διαμάχεσθαι, καὶ μέντοι καὶ σύμμαχον ἔχειν (18) ποτὲ τὸ θυμοειδὲς κατὰ τοῦ ἐπιθυμ[ητ]ικοῦ ἐν ἥπατι ᾠκισμένου (19). Αὐτὸς οὖν καὶ τὴν εἰκόνα τῆς ὅλης ἡμῶν ψυχῆς εἰς τὰ μυθευόμενα τῶν ζώων ἀνήνεγκεν, οἷαν οἱ ποιηταὶ λέγουσι τῆς Χιμαίρας καὶ Σκύλλης καὶ Κερβέρου. Οὐδενὶ γὰρ εἰκάσθαι τῶν νῦν ὄντων ἐν τῷ κόσμῳ τὴν ψυχὴν ἡμῶν εὗρεν ἑτέρῳ κυριωτέρῳ. Ὁμοία μέν γε καὶ ἡ κατὰ τὸν ἡνίοχόν τε καὶ τοὺς ἵππους εἰκών, ἀλλὰ τῆς ἐν τῇ (20) Πολιτείᾳ λελεγμένης εἰκόνος ἀπολείπεται, καθ' ἣν τοῖς συνθέτοις ζώοις, ὡς ἡ Χίμαιρα μυθεύεται, τὴν ὅλην (21) ψυχὴν ἡμῶν ἐοικέναι φησίν. Παρεθέμην δ' ἔμπροσθεν αὐτοῦ τὴν λέξιν, ἐν ᾗ ταῦτα λέγεται. Σχετλιαζέτωσαν οὖν, ὡς ἔθος αὐτοῖς ἐςι, γελῶντές θ' ἅμα καὶ βωμολοχευόμενοι καὶ διασύροντες ἡμῶν τὸν λόγον, ὡς ληρούντων, εἰ τρεῖς λέγομεν ἃς ἀπέδειξα, κατὰ μὲν τὸν ἐγκέφαλον τὴν ἀρχὴν εἶναι τῶν νεύρων τε καὶ προαιρετικῶν κινήσεων, ἔτι δὲ πρὸς τούτοις αἰσθήσεων πέντε, κατὰ δὲ τὸ ἧπαρ αἵματός τε καὶ φλεβῶν καὶ τοῦ τρέφεσθαι τὸ σῶμα καὶ τοῦ γνωρίζειν τήν τ' οἰκείαν οὐσίαν εἰς τοῦτο, κατὰ δὲ τὴν καρδίαν ἀρτηριῶν καὶ τῆς ἐμφύτου θερμασίας, καὶ σφυγμῶν καὶ θυμοῦ.—Πλάτων δ' ὀνομάζει τὰς ἀρχὰς ταύτας εἴδη ψυχῶν, οὐ μιᾶς οὐσίας δυνάμεις μόνον. Ὄντος οὖν τοῦ καὶ τὰς οὐσίας αὐτῶν διαφερούσας εἶναι καὶ τὴν ἐν τοῖς εἰρημένοις σπλάγχνοις οἴκησιν, ἐξέσω τῷ βουλομένῳ δυνάμεις ἢ ἀρχὰς (21 bis) τρεῖς ὀνομάζειν, οὐ ψυχάς· οὐδὲ γὰρ οὔτ' εἰς ἰατρικὴν οὔτ' εἰς φιλοσοφίαν βλαβησόμεθα, διοικεῖσθαι τὸ ζῶον ὑπὸ τριῶν ἀρχῶν εἰπόντες, ὧν τὴν μὲν ἐν ἐγκεφάλῳ ἱδρῦσθαι, τὴν δ' ἐν καρδίᾳ, τὴν δ' ἐν ἥπατι (22)· καὶ περὶ μὲν τούτων ἅλις, ὃ δ' ἐπὶ τέλει τῆς ῥήσεως ἔγραψεν ἴδωμεν, ὅπως εἴρηται περί τε τῶν φυτῶν καὶ τοῦ τρίτου τῆς ψυχῆς εἴδους.

rationnelle, l'*énergique*, la *concupiscible*, que Platon, dans plusieurs autres endroits, et particulièrement ici, déclare, comme nous l'avons montré, que la faculté concupiscible est une espèce d'âme dont la nature est la même dans les animaux et dans les plantes.

[Chez les premiers], elle habite dans le foie, ce qui revient a dire qu'elle n'habite pas dans le même lieu que l'énergique et que la rationnelle ; il serait cependant raisonnable qu'il en fût ainsi si ces trois facultés faisaient partie de la même substance ainsi que le prétendent ceux pour qui le cœur est [le siége de] cette substance ; admettant que l'âme est une substance unique, ils disent, à bon droit, qu'elle a trois facultés principales ; mais Platon dit que la substance de l'âme rationnelle diffère de celle de l'âme irrationnelle et concupiscible, qu'elle est souvent en lutte avec cette dernière et avec l'énergique ; que quelquefois aussi elle prend pour auxiliaire l'énergique contre la concupiscible qui habite dans le foie ; par conséquent, il compare toute notre âme aux animaux mythologiques, tels que les poëtes nous les ont décrits, comme la *Chimère, Cerbère* et *Scylla*, car il ne put trouver dans le monde actuel un terme de comparaison plus exact ; la comparaison de l'âme avec *le cocher et les chevaux* est dans le même genre, mais elle est inférieure à la première, laquelle se trouve dans [le IXe livre de] *la Politique*, où il est dit que toute notre âme ressemble aux animaux composés comme la mythologie nous dépeint la Chimère. J'ai cité plus haut l'endroit où cela se trouve.

Il m'importe peu que mes misérables contradicteurs, agissant comme c'est leur coutume, se rient de mes discours, les tournent en ridicule, les traînent dans la boue ! Je me soucie peu qu'ils me traitent de radoteur quand je prétends que des trois principes dont j'ai démontré l'existence, l'un a son siége dans le cerveau et préside aux nerfs, aux mouvements volontaires et de plus aux cinq sens, le second habite le foie et tient sous sa dépendance le sang, les veines, la nutrition du corps et la faculté de discerner la substance qui convient pour cette fonction, le troisième réside dans le cœur et dirige les artères, la chaleur innée, le pouls et les penchants généreux. Platon appelle ces principes des *espèces d'âme* et non des *facultés d'une* substance unique. S'il est vrai que leur substance soit différente et qu'elle réside dans les viscères que nous venons d'examiner, laissons à chacun le droit de dire que nous avons trois puissances ou principes et non pas trois âmes; car il n'importe ni à la médecine ni à la philosophie de dire que l'animal est régi par trois principes dont l'un réside dans le cerveau et l'autre dans le cœur, le troisième dans le foie. En voici assez sur ce point ; passons à ce qui se trouve vers la fin du passage, et voyons comment Platon traite des plantes et de la troisième espèce d'âme.

Texte.

« III. Στραφέντι [γάρ φησιν] αὐτῷ ἐν ἑαυτῷ περὶ αὐτὸ, τὴν μὲν ἔξωθεν « ἀπωσαμένῳ κίνησιν, τῇ δ' οἰκείᾳ χρησαμένῳ, τῶν αὐτοῦ τι λογίσασθαι « κατιδόντι φύσιν (*in cod.*—ει) οὐ παραδέδωκεν ἡ γένεσις· διὸ ζῇ μὲν, ἐςὶ « δ'οὐχ ἕτερον ζώου, μόνιμον δὲ καὶ κατερρίζωμένον πέπηγε διὰ τὸ τῆς « ἔξω αὐτοῦ κινήσεως ἐστερῆσθαι. »

Commentaire.

Δοκεῖ γὰρ ἐναντία τούτοις λέγειν ἐφεξῆς, ἔνθα φησὶ μόνιμόν τε καὶ κατερρίζωμένον πεπηγέναι διὰ τὸ τῆς ὑφ' ἑαυτοῦ κινήσεως ἐστερῆσθαι. Χρὴ δ' ἀκούσας (leg. ἀκοῦσαι) κατὰ μὲν τὸν πρότερον λόγον οἰκείαν αὐτῆς κίνησιν, ὥσπερ οὖν καὶ ἔςι, καθ' ἣν ἐκ βραχυτάτου σπέρματος ἀρχόμενον ἄνω μὲν τὸ αἰωρηθὲν (23) αὐτοῦ, κάτω δ' ἀποτείνει τὰς ῥίζας, ἕλκει δὲ τὴν ἐκ τῆς γῆς τροφὴν, ἀναφέρει δὲ μέχρι τῶν ἐσχάτων βλαστημάτων, αὔξησίν τ' ἔχει (24) μέχρι πλείςου πάντων τῶν μορίων, ἀκίνητον δ' εἶναι κατὰ τὴν ὀνομαζομένην ὑπό τινων μεταβατικὴν κίνησιν, ἥτις ἀμειβόντων τοὺς τόπους καὶ μεθιςαμένων ἐξ ἄλλης χώρας εἰς ἄλλην γίνεται. Κατὰ ταύτην γὰρ αὐτὸ μόνιμόν τε καὶ κατερρίζωμένον ἔφη. Αὕτη μὲν ἡ ἐξήγησίς μοι γέγονε κατὰ τὴν τῶν ἀττικῶν (ἀττικιανῶν?) ἀντιγράφων ἔκδοσιν, ἐν ἑτέροις δ'εὑρὼν γεγραμμένον διὰ τὸ τῆς ἐξ αὐτοῦ κινήσεως, ἐνενόησα λείπειν τὸ ω ςοιχεῖον, γράψαντος τοῦ Πλάτωνος διὰ τὸ τῆς ἔξω ἑαυτοῦ (25), ἵνα τὴν μεταβατικὴν κίνησιν ἀποφήσῃ τῶν φυτῶν μόνην :

Texte.

« IV. Ταῦτα δὴ τὰ γένη πάντα φυτεύσαντες οἱ κρείττους τοῖς ἥττοσιν « ἡμῖν τροφὴν τὸ σῶμα αὐτὸ ἡμῶν διωχέτευσαν, τεμόντες οἷον ἐν κήποις « ὀχετοὺς, ἵν' ὥσπερ ἐκ νάματος ἐπιόντος ἄρδοιτο. »

Commentaire.

Ἕνεκα τοῦ τρέφεσθαι τὰ σώματα ἡμῶν παρεσκευάσθαι φησὶν ὑπὸ τῶν θεῶν τὰ φυτὰ, καταπινόντων ἡμῶν εἰς τὴν γαστέρα δηλονότι καρποὺς αὐτῶν καὶ μόρια, καὶ τῶν καταποθέντων (26) εἰς λεπτὰ καταθραυομένων, ὅπως ἀναδοθείη διὰ τῶν (27) φλεβῶν ὁμοίῳ [τρόπῳ] τῷ κατὰ τοὺς ἐν κήποις ὀχετοὺς, διὰ μὲν αὐτῶν τῶν ὀχετῶν φερομένου τοῦ ὕδατος, ἐξ αὐτῶν (28) δὲ διαδόσεως εἰς τὰ πλησίον μέρη τῶν κήπων γενομένης· καὶ τοσοῦτόν γε (29) διάςημα μεταξὺ τῶν ὀχετῶν οἱ κηπουροὶ ποιοῦσιν, ὡς ἱκανὸν εἶναι διὰ παντὸς αὐτοῦ (αὐτὸ) χωρῆσαι τὸ κατὰ διάδοσιν μέλλον ἐκ τῶν ὀχετῶν ἄρδειν τὰ μεταξύ.

Texte.

III. (*Répétition de la fin du précédent :* Comme l'agitation du végétal, etc.

Commentaire.

Plus bas, Platon semble dire le contraire de ce qu'il soutient dans la première phrase, car il avance que les plantes sont immobiles et enracinées parce qu'elles sont privées du *mouvement propre* (ὑφ' ἑαυτοῦ). Mais dans le premier endroit, il s'agit du mouvement appelé à juste titre *propre* (οἰκεία), mouvement par lequel les plantes prenant leur origine d'une semence très-petite, poussent en haut leur tige, et en bas leurs racines, tirent de la terre leur nourriture, qu'elles transportent jusqu'à l'extrémité des rameaux et reçoivent un accroissement considérable de toutes les parties; mais il n'est point question du mouvement qu'on appelle de locomotion, lequel a lieu quand on change de place, qu'on se transporte d'un lieu à un autre; c'est par rapport à ce mouvement que Platon dit les plantes enracinées. J'ai donné cette explication d'après les manuscrits d'Atticus; mais trouvant dans d'autres manuscrits διὰ τὸ τῆς ἐξ αὐτοῦ κινήσεως, j'ai cru qu'il manquait la lettre ω, et que Platon a écrit διὰ τὸ τῆς ἔξω ἑαυτοῦ, ne refusant aux plantes que le mouvement de locomotion.

Texte.

IV. « Après que les dieux supérieurs à nous eurent produit « ces espèces nouvelles pour la nourriture de leurs inférieurs, de « même qu'on établit des canaux dans les jardins, de même ils « en pratiquèrent dans notre corps, afin de l'arroser, comme par « le cours d'un ruisseau : »

Commentaire.

Platon dit que les plantes ont été formées par les dieux pour servir de nourriture à nos corps, car nous mangeons leurs fruits et leurs diverses parties, nous broyons ce que nous avons avalé, afin que la matière soit transportée dans nos veines de la même manière que le sont les eaux par les canaux d'irrigation dans les jardins; l'eau se répand par les canaux, et c'est de cette façon qu'elle se distribue aux parties adjacentes. Les jardiniers donnent aux intervalles des canaux une dimension suffisante pour que l'eau qui doit servir à l'irrigation des parties intermédiaires puisse les arroser dans toute leur étendue.

Texte.

« V. Καὶ πρῶτον μὲν ὀχετοὺς κρυφαίους ὑπὸ τὴν ξύμφυσιν τοῦ δέρματος « καὶ τῆς σαρκὸς δύο φλέβας ἔτεμον νωτιαίας [δίδυμον] ὡς τὸ σῶμα ἐτύγχανε « δεξιοῖς τε καὶ ἀριστεροῖς ὄν. »

Commentaire.

Ἐκ τοῦ κατὰ τοὺς κήπους παραδείγματος μετήνεγκε τὴν τῶν ὀχετῶν προσηγορίαν ἐπὶ τὰς φλέβας, ἐμνημόνευσε δὲ τῶν μεγίστων φλεβῶν, ἀφ' ὧν αἱ καθ' ὅλον τὸ σῶμα πεφύκασι, νωτιαίας ὀνομάσας, ἐπειδὴ καθ' ὅλον ἐκτέταται τὸν νῶτον ἐκ τῶν ἔνδον δηλονότι (30) μερῶν αὐτοῦ. Καθ' ὅσον μὲν οὖν φλέβας ὀνομάζει τὰ κατὰ τὸν νῶτον ἀγγεῖα, τῶν ἀρχαίων ὡς εἴρηται τὰς ἀρτηρίας οὕτω καλούντων, ἀληθεύει (31), καθ' ὅσον δὲ διότι δίδυμόν ἐςι τὸ σῶμα, διὰ τοῦτο δύο εἶναί φησι τὰς φλέβας, οὐκ ἀληθεύει· οὔτε γὰρ ὁμοειδῆ τὰ κατὰ τὸν νῶτόν ἐςιν ἀγγεῖα, θατέρου μὲν αὐτῶν λεπτὸν καὶ ἄσφυκτον ἔχοντος χιτῶνα, θατέρου δὲ σφύζοντός τε καὶ τῷ πάχει πενταπλάσιον, ἢ ἑξαπλάσιον (32), ὃ καλοῦμεν ἰδίως ἀρτηρίαν. Ἀλλ' οὐδὲ τὸ μὲν ἐν τοῖς δεξιοῖς ἐςι, τὸ δ' ἐν τοῖς ἀριςεροῖς μέρεσιν, ἀλλ' ἄμφω κατὰ τὸ μέσον τῆς ῥάχεως, ἑκατέρωθεν δ' αὐτῶν ἓν νεῦρόν ἐςι, τὸ μὲν ἐν τοῖς δεξιοῖς ὄν, τὸ δ' ἐν τοῖς ἀριστεροῖς·

Texte.

« VI. Ταύτας δὲ καθῆκαν παρὰ τὴν ῥάχιν, καὶ τὸν γόνιμον μεταξὺ λα« βόντες μυελὸν, ἵν' οὗτός θ' (33) ὅ τι μάλιςα θάλλοι καὶ ἐπὶ τὰ ἄλλα εὔ« ρους ἐντεῦθεν, ἅτ' ἐπὶ κάταντες ἡ ἐπίχυσις γιγνομένη παρέχοι (*in cod.*-η) « τὴν ὑδρείαν ὁμαλήν. »

Commentaire.

Γόνιμον· μυελὸν εἶπε τὸν νωτιαῖον, οὔσης καὶ ταύτης παλαιᾶς δόξης, ὡς καὶ τὸν Ἱπποκράτην (34) δοκεῖν αὐτῆς μετεσχηκέναι, καὶ νομίζειν ἐκ τοῦ νωτιαίου μυελοῦ τὸ σπέρμα κατέρχεσθαι πρὸς τὸ τοῦ ἄρρενος αἰδοῖον· θάλλειν δὲ τῇ κοινωνίᾳ τῶν αἱματικῶν ἀγγείων τὸν μυελὸν ἔφη, τρεφόμενον ἐξ αὐτῶν δηλονότι, καὶ ἐπὶ τὰ ἄλλα δὲ μόρια τοῦ σώματος ἐντεῦθεν ὁμαλὴν γίνεσθαί φησι τὴν ἐπίχυσιν, ὡς ἂν ἐκ τῶν μεγάλων ὀχετῶν εἰς μικροὺς (35) τῆς νομῆς γινομένης. Τὸ δὲ — « ἅτ' ἐπὶ τὸ κάταντες, » — οὐ πάντη καλῶς εἴρηται· καὶ γὰρ τὰ ὑψηλότερα μέρη τὰ περὶ τὸν τράχηλόν τε καὶ τὴν κεφαλὴν τρέφεται διὰ τῶν φλεβῶν· ἐν μὲν οὖν τοῖς κάτω τοῦ διαφράγματος μέρεσι τῆς ῥάχεως (36) ἥ τ' ἀρτηρία μεγίστη ἐπίκειται κατὰ τῶν σπονδύλων ἄχρι περ ἂν εἰς τὰ σκέλη σχισθῆναι κατὰ τὸ πέρας αὐτῆς· ἐν δὲ τοῖς ἄνω-

Texte.

V. « D'abord ils creusèrent des conduits cachés sous la chair « et la peau unies ensemble, savoir les veines dorsales, qui sont au « nombre de deux, de même que le corps se divise en deux cô- « tés, le droit et le gauche :

Commentaire.

L'auteur a tiré de la comparaison avec le jardin le nom de *canaux* qu'il donne aux veines, parlant ici des grandes veines dont partent celles qui se distribuent à tout le corps; il les nomme dorsales, puisqu'elles s'étendent le long du dos, c'est-à-dire dans l'intérieur du corps. En nommant veines ces vaisseaux, Platon ne commet point une faute, car les anciens, comme nous avons dit, appelaient *veines* les artères ; mais il ne dit pas vrai lorsqu'il soutient que le nombre de ces vaisseaux dépend de ce que le corps est double, car les vaisseaux dorsaux ne sont pas de la même espèce, l'un a des parois minces et ne bat pas ; l'autre, appelé proprement une artère, bat, et ses parois sont cinq ou six fois plus épaisses ; l'un n'est pas non plus du côté droit et l'autre du côté gauche, mais tous deux sont au milieu du rachis, et à chacun de leurs côtés se trouve un nerf, l'un à droite, l'autre à gauche. (*Grand sympathique* ; voir *ma Dissert. sur Galien*, p. 59.)

Texte.

VI. — « Ils les envoyèrent le long de l'épine dorsale, compre- « nant entre elles la moëlle génitale, afin que celle-ci eût autant « de vigueur qu'il était possible, et que l'arrosement, ayant lieu « vers les parties antérieures répandît partout une égale humi- « dité. »

Commentaire.

Platon appelle *génitale* la moëlle dorsale, c'est également une ancienne opinion, car Hippocrate semble la partager : ainsi, pensant que le sperme descend de la moëlle du dos aux parties génitales de l'homme, Platon dit que la moëlle tire sa vigueur de sa communication avec les vaisseaux sanguins, étant nourrie par eux et que, par ces vaisseaux, il s'opère un arrosement égal dans toutes les parties, de même que la distribution de l'eau se fait des grands canaux dans les petits. Quand aux mots — « vers les parties inférieures » — ils ne sont pas tout à fait justes, car les parties supérieures, c'est-à-dire le cou et la tête, sont nourries par les veines. Au niveau de la partie sous diaphragmatique du rachis, la grande artère est placée sur les vertèbres jusqu'à ce qu'elle se divise vers son extrémité [*en iliaques primitives*] pour

τέρω τοῦ διαφράγματος ἡ μὲν ἀρτηρία μέχρι πλείςου τοῖς σπονδύλοις ἐπιτέταται, παράκειται δ' αὐτῇ τις φλὲψ μικρὰ, μόνα τὰ κατὰ τὰς ὀκτὼ νωθοὺς πλευρὰς τοῦ θώρακος τρέφουσα τὰ κάτω· τὸ δ' ἀπὸ τοῦδε μέρος τῆς ῥάχεως ἅπαν τὸ ἄνω, καθ'ὃ τέτταρες μὲν οἱ πρῶτοι τοῦ θώρακος σπόνδυλοι κεῖνται, μετ' αὐτοὺς δ' ἄχρι τῆς κεφαλῆς οἱ τοῦ τραχήλου πάντες, οὔτ'ἀρτηρίαν οὔτε φλέβα καθ' ἑαυτοῦ κειμένην ἔχειν (*in cod.* ἔχει), ἀλλ' ὡς ἔφην, οὐδὲν θαυμασόν ἐςι τὰ κατὰ τὰς ἀνατομὰς ἀγνοῆσαι Πλάτωνα, καθάπερ καὶ Ὅμηρον, ὅςτις φησίν (*Il.*, XIII, 546-7)·

ἀπὸ δὲ φλέβα πᾶσαν ἔκερσεν,
Ἥτ' ἀνὰ νῶτα θέουσα, διαμπερὲς αὐχέν' ἱκάνει.

Texte.

« VII. Μετὰ δὲ ταῦτα σχίσαντες περὶ τὴν κεφαλὴν τὰς φλέβας καὶ δι' ἀλ-
« λήλων ἐναντίας πλέξαντες, διεῖσαν τὰς μὲν ἐκ τῶν δεξιῶν ἐπὶ τὰ ἀριςερὰ
« τοῦ σώματος, τὰς δ' ἐκ τῶν ἀριςερῶν ἐπὶ τὰ δεξιὰ κλίναντες, ὅπως δε-
« σμὸς ἅμα τῇ κεφαλῇ πρὸς τὸ σῶμα ᾖ μετὰ τοῦ δέρματος, ἐπειδὴ νεύροις
« οὐκ ἦν κύκλῳ κατὰ κορυφὴν περιειλημμένη, καὶ δὴ καὶ τὸ τῶν αἰσθή-
« σεων πάθος ἵν' ἐφ' ἑκατέρων τῶν μερῶν εἰς ἅπαν τὸ σῶμα εἴη διαδιδό-
« μενον (37). »

Commentaire.

(38) Διέρχεσθαί τισιν ἔδοξαν αἵ τ' ἐκ τῶν ἀριςερῶν εἰς τὰ δεξιὰ, αἵ τ' ἐκ τῶν δεξιῶν εἰς τὰ ἀριςερὰ, τοῖς δ' ἀκριβέςερον ἀνατέμνουσιν ἑνοῦσθαι [δοκεῖ] τὰ πέρατα αὐτῶν ἀλλήλοις, ὅπερ καὶ κατ' ἄλλα γίνεται μέρη τοῦ σώματος· δεσμὸν δ' ἡγεῖται μὲν τῆς κεφαλῆς εἶναι τὴν ἕνωσιν αὐτῶν, ἀγνοῶν τοὺς ὄντως δεσμοὺς αὐτῆς, μεγίςους μὲν τοὺς κατὰ τὰς ῥαφὰς, μικροὺς δὲ τόν τε περικράνιον ὑμένα καὶ τὸ δέρμα, παχύτερον δὴ (cod. δὲ) τοῦ κατὰ τὸ σῶμα παντὸς δέρματος, ὡς ἐπιτετάσθαι δοκεῖν (39) ἔνδοθεν αὐτῷ σαρκοειδῆ τινα οὐσίαν λεπτὴν ἐσφιγμένην τε περὶ τὸ κρανίον· νεῦρον δὲ κατὰ τὴν κεφαλὴν οὐδὲν εἶναί φησι διὰ τὸ μὴ γινώσκειν μὲν τὰ προαιρετικὰ προσαγορευόμενα, μήτε δὲ συνδετικὰ κατ' αὐτὴν εἶναι (40), μήτε τούτων τὰς ἀντεμπλοκὰς γίνεσθαι τῶν φλεβῶν, ἵνα τὸ τῶν αἰσθήσεων πάθος εἰς ὅλον τὸ σῶμα (41) διαδίδωται, μὴ γινώσκων μηδ' ἐνταῦθα διὰ νεύρων τὰς αἰσθήσεις γινομένας, ὅπερ ὡς ἔφην καὶ τῶν παλαιῶν ἰατρῶν ἠγνόησάν τινες (42):

Texte.

« VIII. Τὸ δ' ἐντεῦθεν ἤδη τὴν ὑδραγωγίαν παρασκευάσαν (43) τρόπῳ τινὶ
« τοιῷδε, ὃν κατοψόμεθα ῥᾷον προδιομολογησάμενοι τὸ τοιόνδε, ὅτι πάντα, ὅσα

se distribuer dans les membres inférieurs. Dans les parties au-dessus du diaphragme, l'artère est couchée assez longtemps sur les vertèbres; à ses côtés se trouve une petite veine qui nourrit les parties inférieures du thorax au niveau des huit dernières côtes appelées fausses (*V. cave inférieure?*). Quant à la partie supérieure de l'épine formée par les quatre premières vertèbres de la poitrine (*vertèbres dorsales*), puis par celles du cou, jusqu'à la tête, elle n'a pas d'artère ni de veine qui reposent sur elle; mais, comme je le disais, il n'est pas étonnant que Platon ignore l'anatomie, de même qu'Homère qui dit :

«..... Il coupa toute la veine qui, courant le long du dos, parvient jusqu'au cou. »

Texte.

VII. — « Ensuite, vers la tête, ils divisèrent ces deux veines en « plusieurs branches, et dirigèrent celles d'un côté vers celles de « l'autre, de manière à les faire se croiser, inclinant celles de la « droite vers la gauche du corps, et celles de la gauche vers la « droite, afin qu'elles servissent, avec la peau, à lier la tête au « reste du corps, puisqu'elle n'était point enveloppée de nerfs « qui en fissent le tour par-dessus son sommet, et aussi, afin que « les impressions des sens situés dans ces parties opposées fus- « sent transmises dans tout le corps; »

Commentaire.

Quelques-uns ont cru que les vaisseaux du côté droit allaient au côté gauche, et ceux du côté gauche au côté droit, mais ceux qui ont disséqué plus exactement, admettent que leurs extrémités se réunissent ici comme dans les autres parties du corps; Platon avance que leur union sert de lien à la tête, ne connaissant pas ses véritables liens, d'abord les principaux formés par les sutures, puis les plus faibles formés par le péricrâne et par la peau, laquelle est plus épaisse que dans tout le reste du corps, car une mince couche de substance charnue semble la revêtir intérieurement et environner étroitement le crâne; il dit aussi, qu'il n'y a point de nerfs dans la tête, parce qu'il ne connaissait pas les nerfs volontaires, et que, dans cet endroit, il n y a pas de nerfs ligamenteux; il ignorait aussi que cet entrelacement des veines ne se fait pas pour distribuer à tout le corps le résultat de l'affection (impression) des sens, car il ne sait même pas que la sensation est produite dans la tête par les nerfs, ignorance partagée aussi par quelques anciens médecins, ainsi que je l'ai déjà dit.

Texte.

VIII. — « Ensuite, ils préparèrent le liquide qui devait couler « dans ces canaux, à peu près de la manière suivante, que nous

« ἐξ ἐλαττόνων συνίςαται, στέγει τὰ μείζω, τὰ δ' ἐκ μειζόνων τὰ μικρότερα
« οὐ δύναται. Πῦρ δὲ πάντων γενῶν σμικρομερέςατον, ὅθεν δι' ὕδατος καὶ
« γῆς ἀέρος τε καὶ ὅσα ἐκ τούτων συνίςαται διαχωρεῖ καὶ στέγειν οὐδὲν
« αὐτὸ δύναται. Ταὐτὸν δὴ καὶ περὶ τῆς παρ' ἡμῖν κοιλίας διανοητέον, ὅτι
« σιτία μὲν καὶ ποτὰ, ὅταν εἰς αὐτὴν ἐμπέσῃ, ςέγει, πνεῦμα δὲ καὶ πῦρ
« σμικρομερέστερα (*in cod.*-στατα) ὄντα τῆς αὐτῆς ξυςάσεως οὐ δύναται· »

Commentaire.

Ὑδραγωγίαν ὠνόμασε τὴν διὰ τῶν φλεβῶν φορὰν τοῦ αἵματος, ἀπὸ τῆς προειρημένης εἰκόνος ἐπὶ τὸν ὀχετὸν τὴν μεταφορὰν τῆς προσηγορίας ποιησάμενος· γίνεσθαι δέ φησι, τοῦ πνεύματος ἅμα τῇ θερμασίᾳ διὰ τῆς κοιλίας ἐξιόντος, εἶθ' ἑαυτῷ συναναφέροντος τὰ καταθραυσθέντα τῆς τροφῆς μόρια. Τὸ μὲν κεφάλαιον τοῦ λόγου συντόμως θ' ἅμα καὶ σαφῶς εἴρηταί μοι, τὰ δ' ἐφεξῆς εἰρημένα δυσνόητά τε καὶ δύσρητά ἐςι, καὶ διὰ τοῦτο καθ' ἑκάςην λέξιν ἐξήγησιν αὐτῶν ποιησάμενος, ὕστερον ἀθροίσω πρὸς μίαν ἅπαντα σύνοψιν.

Texte.

« **IX.** Τούτοις οὖν κατεχρήσατο ὁ θεὸς εἰς τὴν ἐκ τῆς κοιλίας ἐπὶ τὰς
« φλέβας ὑδρείαν. »

Commentaire.

Τούτοις λέγει τοῖς προειρημένοις τῷ τε πνεύματι καὶ τῷ πυρί· πῦρ γὰρ ὀνομάζει τὴν ἐν τῷ σώματι θερμασίαν, ἀπὸ τοῦ γεννήσαντος αὐτὸ ςοιχείου τὴν προσηγορίαν μεταφέρων, ἐπειδὴ τὸ θερμὸν ἅπαν ἐπικρατείᾳ πυρὸς γέγονε τοιοῦτον (**Cf. § XVII, note 78**).

Texte.

« **X.** Πλέγμα ἐξ ἀέρος καὶ πυρὸς, οἷον οἱ κύρτοι ξυνυφηνάμενος (44) »

Commentaire.

Τοὺς τῶν ἁλιέων κύρτους λέγει, οὓς εἰ μή τις ἴδοι πρότερον, οὐκ ἂν ἀκολουθήσειε τοῖς λεχθησομένοις οὖσι δυσρήτοις, ὡς καὶ τοῖς ἑωρακόσι τοὺς κύρτους μόγις νοηθῆναι. Εἰ μὲν οὖν τις ἐπιθαλάττιον οἴκησιν ἔχοι (*in cod.*-ει), πειραθήτω πρότερον ἰδεῖν τοὺς κύρτους τῶν ἁλιέων· εἰ δὲ χερσαῖός (45) τις καὶ ὄρειος εἴη, ἀλλὰ ταλάρους γε πάντως ἐθεάσατο· νοήσας οὖν τούτους ἀτρή-

« observerons plus aisément après avoir commencé par convenir « de ce point, que tous les corps composés de parties plus petites « retiennent ceux dont les parties sont plus grandes, tandis que « ceux-ci ne peuvent retenir les autres, et que le feu, étant de « tous les corps celui dont les parties sont les plus fines, s'échappe « à travers l'eau, la terre et l'air et tous les corps qui en sont « composés. Il faut donc convenir qu'il en est de même de notre « ventre, que les aliments et le breuvage, lorsqu'ils y tombent, s'y « trouvent retenus ; mais que le souffle et le feu, étant plus déliés « que les parties dont il se compose, ne peuvent être retenus « par lui ; »

Commentaire.

Platon appelle arrosement le transport du sang par les veines, empruntant ce nom de la comparaison avec les canaux d'irrigation ; il dit que ce transport a lieu quand le pneuma, uni à la chaleur, traverse le ventre et emporte avec soi les parties broyées de la nourriture. Ce qu'il y a d'important dans les paroles de Platon vient d'être brièvement et clairement exposé par moi ; ce qui suit est difficile à comprendre et à expliquer ; pour cette cause, je commenterai mot pour mot, et je terminerai par un résumé :

Texte.

IX. — « C'est donc d'eux que Dieu se servit pour transporter « le liquide du ventre dans les veines. »

Commentaire.

Le mot τούτοις signifie les choses susdites, c'est-à-dire le pneuma et le feu, car il appelle *feu* la chaleur intérieure, empruntant ce nom à l'élément qui la constitue, car tout ce qui est chaud possède cette qualité par la prédominance du feu.

Texte.

X. — « Il forma un tissu d'air et de feu semblable à une nasse, »

Commentaire.

Platon parle des nasses des pêcheurs. Il ne sera pas facile de suivre cette comparaison, si on n'a pas vu les nasses ; elle sera à peine comprise de ceux qui les ont vues. Si donc on demeure près de la mer, on peut d'abord essayer de voir les nasses des pêcheurs ; si, au contraire, on habite au milieu des terres et sur les montagnes, on a au moins vu des corbeilles à faire le fromage.

τους μὲν κατὰ τὴν βάσιν, ἀνεῳγμένον δὲ τὸ ἄνω ςόμιον ἔχοντας, οὕτω τοῖς λεχθησομένοις προσεχέσθω τὸν νοῦν.

Texte.

« XI. Διπλᾶ κατὰ τὴν εἴσοδον ἐγκύρτια ἔχον (*in cod.*-οντος), »

Commentaire.

Νενοημένου σοι τοῦ τῶν ἁλιέων κύρτου ὅπερ ἐςὶ πλέγμα ἁπλοῦν, νόησον ἐν αὐτῷ περιεχόμενον ὅμοιον μὲν τῷ μεγάλῳ, μικρὸν δὲ, οἷον ἐκεῖνο κύρτον, ὅπερ ἐςὶ πλέγμα διὰ σχοίνων οἷονπερ τὸ ὅλον ἐκ τῆς τοῦ μεγάλου κύρτου βάσεως ἀνατεινόμενον, κοινὴν μὲν ἔχον τὴν βάσιν αὐτῷ, τὸ δὲ ςόμιον οὐκ εἰς ἶσον ὕψος ἀνῆκον τῷ περιέχοντι κύρτῳ, ἀλλὰ κατωτέρω πολὺ παυόμενον αὐτοῦ. Εἰ δή σοι νενόηται τὸ ἁπλοῦν ἐγκύρτιον τοῦτο, ἤδη ῥᾴδιον νοῆσαι καὶ τὸ διπλοῦν· ὁποῖον γάρ ἐςι τοῦτο ὃ διηγησάμην, τοιοῦτο καὶ ἄλλο περιεχόμενον ἐν τῷ μεγάλῳ κύρτῳ προσυπόθου· κἄπειδὰν καὶ τοῦτο νοήσῃς, ἐπ'αὖ τῷ (46) νόησον ἀνατεινόμενον ἀφ' ἑκατέρου τῶν ἐγκυρτίων πλέγμα τι πρόμηκες ἄχρι τοῦ ςομίου τοῦ μεγάλου κύρτου, ὡς ἐσχίσθαι δίχα τὴν εἰς τὸν μέγαν κύρτον εἴσοδον τοῖς ἰχθύσι, τῶν μὲν καθ' ἕτερον (47) ςόμιον, τῶν δὲ κατὰ θάτερον εἰσιόντων· συμβήσεται γὰρ οὕτως καίτοι διειργομένους ἀλλήλων ὅμως ἑνὶ λέγεσθαι περιέχεσθαι κύρτῳ τῷ μεγάλῳ, καθάπερ γε καὶ καθ'ἕτερον οὐκ, ἐν ἑνί γε τῶν σμικρῶν ὄντων κύρτων, οὓς ἐγκύρτια κέκληκεν.

Texte de Platon.

« XII. Ὧν θάτερον αὖ πάλιν διέπλεξε δίκρουν : »

Commentaire de Galien.

Ὧν ἐγκυρτίων φησὶ τὸ ἕτερον διέπλεξε δίκρουν. Ὀνομάζεται δὲ συνήθως μὲν αὐτοῖς (αὖθις?) ξύλον δίκρουν τὸ δύο κεραίας ἔχον, ὁ Πλάτων δὲ νῦν μετήνεγκε τὴν προσηγορίαν ἐπὶ θάτερον τῶν ἐγκυρτίων ςόμιον (48), ὅπως νοήσωμεν αὐτὸ διττὸν καὶ κατὰ τοῦτο, τὴν δ' ἀσάφειαν ἐνειργάσατο, παρενθεὶς οὐκ ἀναγκαίως (49) ἐν τῷδε τοῦ λόγου μέρει· σαφέςερόν γ'ἂν ἑρμηνεύετο, λεγόντων ἡμῶν, ὥσπερ δύο τὰ ἐγκύρτια τῷ λόγῳ διέγραψεν, οὕτως καὶ τὸ ςόμιον εἶναι τελευτῶν εἰς τὸ ἄνω πέρας τοῦ μεγάλου κύρτου· βούλεται γὰρ ἡμᾶς νοῆσαι τῇ μὲν ἐκτὸς περιγραφῇ τοῦ μεγάλου κύρτου τὸ ἔξωθεν ἅπαν τῷ σώματι περικείμενον ἐοικέναι δέρμα, περιεχόμενα δ' ἐν αὐτῷ καθάπερ ἐγκύρτια κενὰ, δηλονότι τὰς ἔνδον αὐτοῦ ἐχομένας χώρας (50), τήν τε κατὰ τὴν γαστέρα, καὶ τὴν κατὰ τὸν θώρακα· δύο γὰρ ἐκ τούτων ἀνήκουσιν οἷον αὐλοὶ πρὸς τὴν τοῦ στόματος εὐρυχωρίαν· νόει δέ μοι καὶ

Se figurant que ces corbeilles sont fermées au fond et ont une ouverture vers le haut, on étudiera avec attention ce qui suit :

Texte.

XI. — « Ayant à son ouverture deux nasses intérieures, »

Commentaire.

Qu'on se figure une nasse de pêcheurs réduite à sa paroi extérieure et qu'on place par la pensée dans son intérieur une autre nasse plus petite de la même forme que la grande et également faite de jonc, s'élevant du fond de la grande nasse ayant une base commune avec elle, mais s'ouvrant plus bas ; si on se représente cette petite nasse simple, il sera facile de la supposer double ; car il suffit d'en ajouter une autre contenue également dans la grande nasse semblable à celle que je viens de décrire. Lorsque vous vous serez fait une idée de cet assemblage de nasses, imaginez encore un tissu allongé qui s'étend de chacune des petites nasses jusqu'à l'ouverture de la grande, de sorte qu'il y ait une double entrée pour les poissons ; il arrivera de cette manière que quoique séparés les uns des autres, les poissons seront contenus dans la grande nasse ; mais qu'ils seront isolés dans chacune des petites nasses que Platon appelle ἐγκύρτια.

Texte.

XII. — « Dont il fit l'une fourchue. »

Commentaire.

Platon a fait fourchue une de ces nasses. On appelle ordinairement *fourchu* un bois qui a deux pointes (*une fourche*). Mais Platon a transporté cette dénomination à l'ouverture d'une des petites nasses, afin que nous nous la figurions fourchue dans cette partie. Il a rendu son explication générale obscure en ajoutant cette phrase sans nécessité dans cette partie de son texte. L'explication serait plus claire, si nous admettions qu'il a fait ouvrir les petites nasses à la partie supérieure de la grande, de même que par sa description, on voit que cette grande contient les petites. En effet, il veut que l'extérieur de la grande nasse soit pour nous la représentation de la peau qui enveloppe tout le corps ; que les deux petites nasses vides, contenues dans la plus grande, répondent aux cavités intérieures, je veux dire à celles du ventre et de la poitrine. Il y a deux tuyaux qui s'élèvent de ces cavités vers celle

κατὰ τὸ παρὸν ἕνεκα σαφηνείας τοῦ λεγομένου μηδόλως ἐν τῷ στόματι (51) περιεχομένην τὴν γλῶτταν· ἔσονται γὰρ οὕτως οἱ εἰς τὴν ἐντὸς εὐρυχωρίαν τοῦ ςόματος ἥκοντες αὐλοὶ στόμαχος μὲν ἐκ τῆς κοιλίας, ἀρτηρία δ' ἡ τραχεῖα καλουμένη, διήκουσα πρὸς τὸν πνεύμονα, κείμενον ἐν τῇ κοιλότητι κατ' ἴσον τῷ ἑτέρῳ τῶν ἐγκυρτίων· κατὰ μὲν οὖν τοῦτο τὸ ςόμιον ἡ ἀναπνοὴ γίνεται, εἰσιόντος τε καὶ ἐξιόντος τοῦ πνεύματος, κατὰ δὲ θάτερον ἡ τῶν ἐσθιομένων καὶ πινομένων εἰς τὴν γαστέρα φορά. Τὸ μὲν οὖν πλεῖστον ἑκατέρου τῶν εἰρημένων ὑλῶν οὕτως εἰς τὸ σῶμα (52) διὰ τοῦ ςόματος ἔρχεται, ὀλίγον δέ τι βούλεται καθ' ἑκάτερον τῶν στομίων συνεισέρχεσθαι πρὸς μὲν τὴν γαστέρα τοῦ πνεύματος, εἰς δὲ τὴν τραχεῖαν ἀρτηρίαν καὶ τὸν πνεύμονα τοῦ πόματος (53)· παρενθεὶς οὖν, ὡς ἔφην, τὸ ἕτερον τῶν ἐγκυρτίων εἶναι δίκρουν, ἀσάφειαν εἰργάσατο τῷ λόγῳ μετὰ τοῦ καὶ ἀντιλογίαν ἐπιδέχεσθαι· τὴν γὰρ τῆς τραχείας γινομένην ἀναπνοὴν δίκρουν ἔφη ὑπάρχειν, εἶπε δὲ τοῦτο διὰ τὸ τὴν μὲν ἀναπνοὴν ἡμῖν γίνεσθαι διά τε τῆς ῥινὸς καὶ τοῦ στόματος, τὴν δ' ἐδωδὴν καὶ πόσιν διὰ μόνου τοῦ ςόματος· ἔνθα φημὶ καὶ ἀντιλογίαν ποιήσασθαι (leg. ποιήσεσθαι) τοὺς φιλεγκλήμονας· οὐ γὰρ μόνου θατέρου τῶν ἐγκυρτίων εἶναι φήσουσι τὰ δύο κέρατα (54), τό τε διὰ τῆς ῥινὸς καὶ τὸ διὰ τοῦ ςόματος (55), ἐπειδὴ τὸ ςόμα καὶ θατέρου (56) τοῦ κατὰ τὴν κοιλίαν κοινόν ἐςι κέρας. Ἐπεὶ δ' οὖν ἤδη νενόηται, τί βούλεται τὸ — « πάντη κύρτῳ προσεοικέναι τὰ ἐν ἡμῖν, » — καὶ τίνα τοῖς ἐγκυρτίοις, ἐπὶ τὰς ἐφεξῆς αὐτοῦ λέξεις ἰέναι καιρός.

Texte.

XIII. « Καὶ ἀπὸ τῶν ἐγκυρτίων δὴ διετείνατο, οἷον σχοίνους κύκλῳ « διὰ παντὸς πρὸς τὰ ἔσχατα τοῦ πλέγματος. »

Commentaire.

Τούτου τὸ ἀνάλογον οὐκέτι κατὰ τοὺς τῶν ἁλιέων ἐςι κύρτους· ἀπὸ τῶν ἐγκυρτίων γὰρ πρὸς τὸ τοῦ περιέχοντος κύκλου (57) πλέγμα σχοῖνος οὐδεμία διήκει, κενοῦ τοῦ μεταξὺ παντὸς ὄντος· ἐν ἡμῖν δὲ διήκουσιν ἔκ τε τῆς κοιλίας καὶ τοῦ πνεύμονος εἰς ἅπαν τὸ σῶμα μέχρι τῶν ἐσχάτων αὐτοῦ περάτων ἐκτὸς ἀρτηρίαι καὶ φλέβες, ἃς εἰκάζει σχοίνοις ἀπὸ τῶν ἐγκυρτίων ἐπὶ τὸν κύρτον ἐκτεινομέναις (58).

Texte.

XIV. « Τὰ μὲν οὖν ἔνδον ἐκ πυρὸς συνεστήσατο τοῦ πλοκάνου (59) « ἅπαντα, τὰ δ' ἐγκύρτια καὶ τὸ κύτος (Cf. notes 64 et 75) ἀεροειδῆ. »

de la bouche; figurez-vous maintenant pour plus de clarté qu'il n'y ait pas de langue dans la bouche : il y aura de cette manière deux conduits qui se rendent dans la cavité de la bouche, l'œsophage qui vient de l'estomac, la trachée-artère qui se rend au poumon, lequel est situé dans la cavité qui répond à l'une des petites nasses ; c'est par conséquent à travers cette dernière ouverture que se fait la respiration, par l'entrée et la sortie de l'air ; les aliments et les boissons passent à travers la seconde pour pénétrer dans le corps. Mais Platon prétend qu'une petite partie de l'air se rend dans l'estomac à travers l'œsophage et qu'une partie de la boisson descend au poumon par la trachée. —. Ajoutant, ainsi que je viens de le dire, le mot *fourchue*, il a rendu son exposition obscure, et il fournit en même temps matière à controverse ; en effet, il dit que l'air entre dans la trachée à travers une double ouverture, puisque la respiration se fait aussi bien par le nez que par la bouche, tandis que l'introduction des aliments et des boissons se fait uniquement par la bouche. Ceux qui aiment la controverse élèveront une discussion, car ils soutiendront que les deux ouvertures des petites nasses, celle du nez et celle de la bouche n'appartiennent pas uniquement à l'une de ces nasses, car la bouche est une ouverture qui mène au canal de l'estomac et à celui qui se rend au poumon.

Puisque nous avons compris maintenant ce que signifie l'expression que — « *nos parties intérieures sont en tout semblables à une nasse* » — et que nous savons ce qui correspond aux petites nasses, il est temps de passer à ce qui suit :

Texte.

XIII. — « Il tendit partout comme des joncs, depuis les petites « nasses jusqu'à la circonférence extrême du tissu intérieur. »

Commentaire.

L'équivalent de ces joncs ne se trouve pas dans les nasses des pêcheurs ; car il ne s'étend pas des joncs des parois des petites nasses à ceux de la grande, mais tout l'espace intermédiaire est vide. Dans notre corps, au contraire, des veines et des artères s'étendent de l'estomac et du poumon vers tout le corps jusqu'à ses dernières extrémités, et ce sont ces vaisseaux que Platon compare à des joncs qui se rendent des petites nasses à la grande.

Texte.

XIV. — « Il composa de feu tout le tissu intérieur du *panier*, il fit aériennes les petites nasses et l'enveloppe extérieure de la grande. »

Commentaire.

Τοῦ πλοκάνου λέγει νῦν ὅλου τοῦ τῷ κύρτῳ παραπλησίου, ἐπειδὴ ἔςιν ἔνδον αὐτοῦ καὶ τὰ ἐγκύρτια, βούλεται δὲ τὴν περιεχομένην ὑπὸ τούτων χώραν ἀεροειδῆ μᾶλλον ὑπάρχειν, ἢ πυροειδῆ· διὰ τοῦτο προσέθηκε τῷ περὶ τοῦ παντὸς πλοκάνου λόγῳ· — « Τὰ ἐγκύρτια καὶ τὸ κύτος ἀεροειδῆ. » — Τὰ μὲν οὖν ἐγκύρτια προδήλως ἐςὶ τοιαῦτα· κενὴ γὰρ χώρα μόνον ἀέρα περιέχουσα κατὰ τὸν θώρακα φαίνεται, τὸ δὲ κύτος οὐκέτι πρόδηλον ὅπερ (60) ἀεροειδὲς εἴρηται· δοκεῖ γὰρ ἐκ τοῦ κύτος ὀνόματος ὡς ἓν σημαίνεσθαι (61) τὸ σῶμα, περὶ οὗπερ ἂν ὁ λόγος γένηται, φαίνεται δὲ μάχεσθαι τοῦτο τοῖς προειρημένοις, εἴγε τὸ σύμπαν κύτος τοῦ κύρτου συμπληροῦται διά τε τῶν ἐγκυρτίων καὶ (62) τοῦ μεταξὺ παντὸς, ὅσον ἀπὸ τούτων εἰς τὴν ἐκτὸς περιγραφὴν τοῦ κύρτου διήκει, καθὸ τὰς οἷον σχοίνους διατεταμένας ἔφασκε τέτταρας (τε ἄρα?) ἡμᾶς νοεῖν, ἃς ἐλέγομεν ἀρτηρίας εἶναι καὶ φλέβας· καταλίποιτο ἂν οὖν νοεῖν ἡμᾶς, τὸ κύτος τοῦ κύρτου λεγόμενον αὐτῷ τὸ ἔξωθεν αὐτοῦ πλέγμα· τοῦτο γάρ ἐςι τὸ τὴν οὐσίαν ὅλην τοῦ κύρτου συνιστάνον· ὥσπερ οὖν τὸ μεταξὺ τούτου τε καὶ τῶν ἐγκυρτίων ἐννοοῦμεν ὑπὸ πυρὸς ἐπικρατούμενον, οὕτως ὑπ' ἀέρος ἐπικρατεῖσθαι χρὴ νοῆσαι τὸ ἔξωθεν αὐτοῦ πέρας (63), ὅπερ ἐστὶν αὐτὸ τὸ κύτος τοῦ σπλάγχνου, τοῦτο δ' ἂν ἐν ἡμῖν εἴη τὸ δέρμα, ψυχρὸν ὑπάρχον ὡς τὰ περιεχόμενα — lacunula — τοῦτο (cod. τούτῳ) συνεχὲς τῷ πέριξ ἀέρι· καί μοι δοκεῖ βούλεσθαι δηλοῦν τὸν περικείμενον ἀέρα τὸν ψαύοντα τοῦ πλοκάνου μέρος τι καὶ αὐτὸν εἶναι τοῦ κύρτου, καὶ κατὰ τοῦτο μάλιστα τὴν ἀσάφειαν ὁ λόγος ἐσχηκέναι (64)· τούτου γὰρ ὑποτεθέντος, ἅπαντα ἀλλήλοις ὡμολόγηται κατὰ τὸν ἑξῆς λόγον, ἐφ' ὃν μετιέναι καιρός.

Texte.

« **XV.** Καὶ λαβὼν αὐτὸ (65) περιέστησε (66) τῷ πλασθέντι ζῴῳ « τρόπον τοιόνδε (67)· »

Commentaire.

Τὸ προειρημένον ὑπ' αὐτοῦ πλόκανον οὐκ ἔστι μὲν καθ' αὐτὸ, τὴν νόησιν δ' αὐτοῦ καθ' ἑαυτὴν λαβόντας ἡμᾶς οὕτω χρὴ συνάπτειν τῷ ζῴῳ.

Texte.

« **XVI.** Τὸ μὲν τῶν ἐγκυρτίων εἰς τὸ στόμα μεθῆκε, διπλοῦ « δ' ὄντος αὐτοῦ, κατὰ μὲν τὰς ἀρτηρίας εἰς τὸν πνεύμονα καθῆκε θά-

Commentaire.

Platon appelle *panier* tout ce qui répond à la grande nasse dans laquelle les petites sont contenues ; il prétend que la capacité de ces petites nasses est constituée par de l'air plutôt que par du feu : voilà pourquoi il ajoute, après avoir parlé du *panier* tout entier : — « *Les petites nasses et l'enveloppe extérieure de la grande sont constituées par de l'air.* » — Il est clair qu'il en est ainsi pour les petites nasses, car l'espace vide dans la poitrine ne contient rien que de l'air. ; mais on ne sait pas bien quel est ce κύτος qu'il appelle *aérien;* Platon semble vouloir par ce mot désigner comme *un* l'objet dont il parle ; ceci paraît en contradiction avec ce qui précède, car la totalité de la grande masse est constituée par les petites nasses, et par tout l'espace intermédiaire compris entre ces petites nasses et la grande, espace dans lequel il veut que nous nous figurions les joncs, lesquels sont, suivant moi, les artères et les veines; il ne nous resterait par conséquent qu'à admettre que κύτος signifie le tissu extérieur de la grande nasse, car ces parois constituent la substance de cette nasse. De même que le feu prédomine dans l'espace, compris entre la grande et les petites nasses, de même il faut admettre que l'air prédomine dans l'enveloppe extérieure [de la grande nasse], ce qui correspond chez nous à la peau laquelle est froide comme les corps environnants. La peau est en contact avec l'air; et, si je ne me trompe, Platon veut dire que l'air extérieur qui touche au panier constitue lui-même une partie de l'enveloppe extérieure ; c'est surtout à cela que tient l'obscurité de son explication. Si nous supposons cela, tout est parfaitement d'accord dans ce qui suit, et que nous allons commenter.

Texte.

XV. — « Prenant cela, il en enveloppa de la manière suivante « l'animal qu'il avait formé : »

Commentaire.

Le panier qu'il vient de décrire n'existe pas par lui-même, mais se le figurant comme s'il existait par lui-même, il faut l'appliquer à l'animal de la manière suivante :

Texte.

XVI. « Il introduisit l'ensemble des petites nasses par la « bouche ; comme il y en avait deux, il fit descendre l'une par les

« τερον, τὸ δ' εἰς τὴν κοιλίαν παρὰ τὰς ἀρτηρίας, τὸ δ' ἕτερον σχί-
« σας, τὸ μέρος ἑκάτερον κατὰ τοὺς ὀχετοὺς τῆς ῥινὸς ἀφῆκε κοινὸν,
« ὥσθ' ὅτε μὴ κατὰ τὸ στόμα ἴοι θάτερον, ἐκ τούτου πάντα καὶ
« τὰ (68) ἐκείνου ῥεύματα ἀναπληροῦσθαι, τὸ δ' ἄλλο κύτος τοῦ
« κύρτου περὶ τὸ σῶμα, ὅσον κοῖλον ἡμῶν περιέφυσε. »

Commentaire.

Οὐ τοῦτό φησιν ὅτι τὸ μὲν ἕτερον τῶν ἐγκυρτίων εἰς τὸ στόμα καθῆκεν· εἴρηκε γὰρ ἂν ἐφεξῆς, — « τὸ δ' ἕτερον εἰς τόδε τι τοῦ σώματος, » — ἀλλ' ἐπὶ τὸν πλόκανον ἀναφέρων εἶπεν, ὡς εἶναι τὸν ὅλον λόγον αὐτοῦ τοιοῦτον, ὡς εἶπον· πλοκάνων τριῶν, ἑνὸς μὲν τοῦ μεγάλου κύρτου, δυοῖν δὲ τῶν οἷον ἐγκυρτίων, τὸ μὲν τῶν ἐγκυρτίων πλόκανον εἰς στόμα τε μεθῆκε· διπλοῦ δ' ὄντος αὐτοῦ, κατὰ μὲν τὰς ἀρτηρίας [εἰς πνεύμονα] (69) καθῆκε τὸ ἕτερον αὐτῶν, τὸ δὲ λοιπὸν ἓν εἰς τὴν κοιλίαν παρὰ τὰς ἀρτηρίας· δυοῖν δ' ὄντων (70) τῶν ἐγκυρτίων, ὡς εἴρηται, τὸ ἕτερον ὅπερ ἔφη (71) « καὶ πρότερον εἶναι δίκρουν, σχίσας τὸ μέρος ἑκάτερον δίχα κατὰ τοὺς ὀχετοὺς τῆς ῥινὸς ἀφῆκε κοινόν. » — Διὰ τί τοίνυν κοινὸν αὐτὸ εἶπεν, αὐτὸς ἐφεξῆς δηλώσει, λέγων· — « Ὥσθ ὅτε (72) μὴ κατὰ τὸ στόμα ἴοι θάτερον, ἐκ τούτου πάντα καὶ τὰ (73) ἐκείνου ῥεύματα ἀναπληροῦσθαι· » τὸ γὰρ τῆς ἀναπνοῆς ἐγκύρτιον δίκρουν γενόμενον ὁδοὺς ἔσχε τοῦ πνεύματος δύο, μίαν μὲν κατὰ τὸ στόμα, τὴν δ' ἄλλην διὰ τῆς ῥινὸς, ἥτις, ὅταν ἡ τοῦ ῥεύματος εἴσοδος ἡ κατὰ τὸ στόμα (74) πεπαυμένη πως ᾖ, καὶ τὴν ἐκείνου οὐσίαν ἐκπληροῖ. Ταῦτα εἰπὼν ὁ **Πλάτων** περὶ τῶν ἐγκυρτίων, ἐφεξῆς ἔφη· καλεῖ δ' αὐτὰς ἀπὸ τῆς ἐπικρατούσης οὐσίας πυρὸς ἀκτῖνας.

Texte.

« **XVII.** Καὶ πᾶν (75) δὴ τοῦτο τοτὲ μὲν εἰς τὰ ἐγκύρτια ξυρρεῖν
« μαλακῶς, ἅτε ἀέρα ὄντα ἐποίησε, τοτὲ δ' ἀναρρεῖν μὲν τὰ ἐγκύρτια,
« τὸ δὲ πλέγμα, ὡς ὄντος τοῦ σώματος μανοῦ, δύεσθαι εἴσω δι' αὐ-
« τοῦ καὶ πάλιν ἔξω, τὰς δ' ἐντὸς τοῦ πυρὸς ἀκτῖνας διαδεδεγ-
« μένας ἀκολουθεῖν, ἐφ' ἑκάτερα ἰόντος τοῦ ἀέρος, καὶ τοῦτο, ἕωσπερ
« ἂν τὸ θνητὸν ξυνεστήκῃ ζῷον, μὴ διαπαύεσθαι γιγνόμενον. Τούτῳ
« δὲ δὴ τῷ γένει τὸν τὰς ἐπωνυμίας θέμενον ἀναπνοὴν καὶ ἐκπνοὴν
« λέγομεν θέσθαι τοὔνομα. Πᾶν δὲ δὴ τό τ' ἔργον καὶ τὸ πάθος
« τοῦθ' ἡμῶν τῷ σώματι γέγονεν ἀρδομένῳ καὶ ἀναψυχομένῳ τρέ-
« φεσθαι καὶ ζῆν· ὁπόταν γὰρ, εἴσω καὶ ἔξω τῆς ἀναπνοῆς ἰούσης, τὸ

« artères (*trachée* et *bronches*) dans le poumon, l'autre dans le « ventre le long des artères ; divisant l'une d'elles en deux, il fit « passer chacune des branches du tronc commun à travers les « narines, de sorte que si l'un des flux ne se fait pas par la bou- « che, tout ce qui s'écoule habituellement par cette partie s'écoule « alors par cette voie. Quant au tissu extérieur de la nasse, il « l'étendit autour de toute la partie creuse de notre corps. »

Commentaire.

Platon ne dit pas que le Dieu introduit l'une des petites nasses par la bouche, car en effet dans ce cas il eût ajouté : « *L'autre dans telle ou telle partie du corps* ; » mais il parle de l'ensemble des paniers (des petites nasses), de sorte que le sens de tout son texte est le suivant ainsi que je l'ai dit : comme il y a trois paniers, l'un est la grande nasse, les deux autres sont les petites ; le dieu introduisit le tissu des petites nasses par la bouche, mais comme ce tissu était double, il fit descendre l'une d'elles par la trachée, et l'autre, dans le ventre, le long de la bronche ; les petites nasses étant, ainsi qu'il vient d'être dit, au nombre de deux, divisant l'une d'elle, dont il a déjà dit qu'elle est fourchue, il fit passer à travers les conduits du nez les branches du tronc commun. Pourquoi se sert-il du mot *commun?* Il le montrera lui-même dans la suite, par les mots : « *De sorte que si l'un des flux ne se fait pas par la bouche, tout ce qui s'écoule habituellement par cette partie s'écoule alors par cette voie ;* » car la petite nasse de la respiration étant fourchue a deux conduits pour l'air, l'un par la bouche, l'autre par le nez ; ce dernier, si l'entrée de l'air par la bouche est interrompue d'une façon ou d'une autre, le supplée. Après avoir dit cela, Platon parle des petites nasses, il les appelle rayons de feu d'après la matière qui y prédomine.

Texte.

XVII. « Par la volonté du Dieu, tantôt toute cette enveloppe « extérieure [aérienne de la grande nasse] coule doucement vers « les petites nasses car elles sont aériennes ; tantôt ces petites « nasses elles-mêmes coulent au dehors ; par suite de la parosité « du corps ce tissu [extérieur] peut entrer et ressortir alternative- « ment ; les rayons entrelacés du feu intérieur suivent à leur tour « les mouvements de l'air dans un sens comme dans l'autre, « et cet effet, tant que l'animal mortel n'est pas dissous, conti- « nue toujours de se produire. C'est donc à cela, disons-nous, « que celui qui appliqua les noms aux choses donna les noms « d'inspiration et d'expiration, et c'est par cette fonction active « et passive que le corps arrosé et ventilé peut se nourrir et

« πῦρ ἐντὸς ξυνημμένον ἕπηται, διαιωρούμενον δ' ἀεὶ διὰ τῆς κοιλίας
« ἐσελθὸν τὰ σιτία καὶ ποτὰ λάβῃ, τήκει δή, καὶ κατὰ σμικρὰ
« διαιροῦν, διὰ τῶν ἐξόδων ᾗπερ πορεύεται διάγον, οἷον ἐκ κρήνης
« ἐπ' ὀχετοὺς ἐπὶ τὰς φλέβας ἀντλοῦν αὐτά, ῥεῖν ὥσπερ αὐλῶνας διὰ
« τοῦ σώματος τὰ τῶν φλεβῶν ποιεῖ ῥεύματα. »

Commentaire.

Ὑπομνήσας ἡμᾶς αὐτοὺς (αὐτὸς?), ὅτι τὸν μὲν ὅλον κύρτον, τὸ τοῦδε (in cod. lacunula) πέρας ὃ συνεχές ἐστι τῷ ἔξωθεν ἀέρι (76) βούλεται νοεῖν ἡμᾶς ἐν ἑαυτῷ ἔχειν οἷον ἐγκύρτια δύο χώρας ἀέρος, τὴν μὲν ἐν τῇ γαστρὶ, τὴν δ' ἐν τῷ θώρακι, τὸ δὲ μεταξὺ τούτων, ὅπερ ἐστὶ τὸ σῶμα, διατεταμένας (77) ἔχειν ἀκτῖνας πυρὸς, ἃς εὔλογόν ἐςι νοεῖν ἡμᾶς διὰ τῶν ἀρτηριῶν καὶ φλεβῶν τετάσθαι, καὶ εἶναι ταύτας αὐτοῖς ὁδοὺς τῆς ἐφ' ἑκάτερα φορᾶς ἔσωθέν τ' ἔξω, καὶ αὖθις ἔξωθεν ἔσω, δύο εἶναι κινήσεις ἐναντίας ἀλλήλοις φησὶ τῷ παντὶ πλοκάνῳ, ποτὲ μὲν ἀπὸ τῶν ἐγκυρτίων ἄχρι τοῦ περιέχοντος ἡμᾶς ἀέρος φερομένου, ποτὲ δ' ἀπ' αὐτοῦ πρὸς τὰ ἐγκύρτια· τίνα δὲ τρόπον αἱ κινήσεις αὗται γίνονται, καὶ τίνα τὴν αἰτίαν ἔχουσι τοῦ μὴ παύεσθαι ἄχρι περ ἂν ζῇ τὸ σῶμα, διὰ τῶν ἐφεξῆς ἐρεῖ, ἀλλὰ νῦν γε τὸν προκείμενον λόγον συγκεφαλαιούμενος, τὴν ἐφ' ἑκάτερα κίνησιν ἀναπνοήν τε καὶ ἀνάδοσιν τροφῆς ἐργάζεσθαι δισσήν. Ἐγὼ μὲν οὖν τὸ συγκείμενον ὅλον ἔκ τε τῆς εἰσπνοῆς καὶ τῆς ἐκπνοῆς ἀναπνοὴν ὠνόμασα, τοῖς ἰατροῖς ἑπόμενος σχεδὸν ἅπασιν· ὄντων γὰρ τριῶν πραγμάτων, ἑνὸς μὲν τῆς εἴσω φορᾶς, δευτέρου δὲ τῆς ἔξω, καὶ τρίτου ἐξ ἀμφοῖν συγκειμένου, τὴν μὲν ἔσω φορὰν τοῦ πνεύματος εἰσπνοὴν ὀνομάζουσι, τὴν δ' ἔξω φορὰν ἐκπνοήν, τὸ δ' ἐξ ἀμφοῖν σύνθετον ἀναπνοήν· ὁ δὲ Πλάτων τὴν εἰσπνοὴν ἀναπνοὴν ὠνόμασεν, ἣν γίνεσθαί φησιν εἴς τε τὴν ἀρτηρίαν τὴν τραχεῖαν δηλονότι καὶ τὴν γαστέρα· διαδεχομένης δὲ τὴν εἴσω φορὰν τοῦ πνεύματος τῆς ἔξω, κατὰ τὴν μεταξὺ χώραν τῶν τ' ἐγκυρτίων καὶ τοῦ μεγάλου κύρτου τέμνεσθαι τὰ σιτία καὶ τὰ ποτὰ κατὰ τὴν ἔσω κίνησίν τε καὶ φορὰν τοῦ παντὸς πλοκάνου, συναναφέρεσθαι δ' εἰς τὸ σῶμα τῇ τε θερμασίᾳ καὶ τῷ πνεύματι καταθραυσθέντα· τοῦτο μὲν ἡ καλουμένη πρὸς τῶν ἰατρῶν ἀνάδοσίς ἐςι, φερομένης τῆς τροφῆς διὰ τῶν φλεβῶν τε καὶ τῶν ἀρτηριῶν ἐπὶ πάντα τὰ μόρια τοῦ σώματος (78)· τίς δ' ἡ τῆσδε τῆς ἐφ' ἑκάτερα φορᾶς ἐςιν αἰτία τῷ τε πνεύματι καὶ τῇ θερμασίᾳ, μετὰ ταῦτα διέρχεται.

« vivre; en effet, lorsque l'air entre et sort, comme le feu intérieur qui lui est contigu avec lui le suit dans ce mouvement, et « que ce feu, s'élevant toujours à travers le ventre, trouve dans « son passage les aliments et la boisson, il les dissout, les divise « en petites parties, les transporte à travers les conduits par lesquels il passe, et, les puisant comme à une source pour les verser dans les veines qui sont des canaux, il fait couler les courants des veines à travers le corps comme à travers une vallée « qu'ils arrosent. »

Commentaire.

Rappelons-nous que, suivant Platon, il faut se figurer que toute la grande nasse, c'est-à-dire la partie périphérique du corps en contact avec l'air extérieur, contient en soi deux réceptacles d'air semblables à de petites nasses, l'une dans le ventre, l'autre dans la poitrine, et que l'intervalle qui existe entre les petites et la grande nasse, intervalle qui est le corps, est traversé par des rayons de feu ; il est raisonnable de croire que ces rayons passent à travers les veines et les artères, et que ces vaisseaux leur servent de route dans leur mouvement de l intérieur vers l'extérieur, et de l'extérieur vers l intérieur ; car Platon dit qu'il y a deux mouvements opposés dans l'ensemble des nasses, l'un s'opérant des petites nasses vers l'air ambiant et l'autre de l'air vers les petites nasses. Il nous apprendra dans la suite, comment se font ces mouvements et pourquoi ils ne cessent pas aussi longtemps que l'animal vit. Pour le moment, récapitulant son exposition, il dit que ce double mouvement forme une double respiration et une double distribution des aliments. Quant à moi, j'appelle respiration la fonction composée d'expiration et d'inspiration, d'accord en cela avec presque tous les médecins ; car il y a trois choses : la première, le mouvement vers l'intérieur; la seconde, celui vers l'extérieur, et la troisième, résultant de ces deux mouvements. On appelle *inspiration* le premier mouvement, *expiration* le second, et *respiration* l'ensemble des deux. Platon, au contraire, appelle l'*inspiration* du nom *de respiration*, et dit que l'air passe par la trachée artère et par le ventre. Le mouvement vers l'extérieur succédant au mouvement vers l'intérieur, il dit que, dans l'espace entre la grande nasse et les petites nasses, les aliments et les boissons sont pressés et par suite morcelés pendant le mouvement vers l'intérieur. qui s'opère dans l'ensemble des nasses; après être morcelés, ils sont distribués dans tout le corps par la chaleur et le pneuma ; c'est ce que les médecins appellent *distribution des aliments*, les aliments se portant dans toutes les parties du corps à travers les artères et les veines. Après cela, il expose quelle est la cause du double mouvement du pneuma et de la chaleur.

Texte.

« XVIII. Πάλιν δὲ τὸ τῆς ἀναπνοῆς ἴδωμεν πάθος, αἷς χρώμενον αἰτίαις « τοιοῦτον γέγονεν (leg. τοιοῦτο), οἷόν περ [τὰ] νῦν ἐςιν· ὧδ' οὖν, ἐπειδὴ « κενὸν οὐδὲν ἔςιν, εἰς ὃ τῶν φερομένων δύνατ' ἂν εἰσελθεῖν τι, τὸ « δὲ πνεῦμα φέρεται παρ' ἡμῶν ἔξω, τὸ μετὰ τοῦτο ἤδη παντὶ δῆλον « ὡς οὐκ εἰς κενὸν, ἀλλὰ τὸ πλησίον ἐκ τῆς ἕδρας ὠθεῖ, τὸ δ' ὠθού-« μενον ἐξελαύνει τὸ πλησίον ἀεὶ, καὶ κατὰ ταύτην (79) τὴν ἀνάγκην « πᾶν περιελαυνόμενον, εἰς τὴν ἕδραν ὅθεν ἐξῆλθε τὸ πνεῦμα εἰσιὸν « ἐκεῖσε καὶ ἀναπληροῦν αὐτὴν, ξυνέπεται (80) τῷ πνεύματι, καὶ « τοῦτο ἅμα πᾶν, οἷον τροχοῦ περιαγομένου, γίγνεται διὰ τὸ κενὸν « μηδὲν εἶναι· διὸ δὴ τὸ (81) τῶν στηθῶν καὶ τοῦ πνεύμονος ἔξω « μεθιὲν τὸ πνεῦμα πάλιν (82) ὑπὸ τοῦ περὶ τὸ σῶμα ἀέρος εἴσω « διὰ μανῶν (83) τῶν σαρκῶν δυομένου καὶ περιελαυνομένου γίνεται « πλῆρες, αὖθις δ' (84) ἀποτρεπόμενος ὁ ἀὴρ, καὶ διὰ τοῦ σώματος « ἔξω ἰὼν, εἴσω τὴν ἀναπνοὴν περιωθεῖ κατὰ τὴν τοῦ ςόματος (85) « καὶ τὴν τῶν μυκτήρων δίοδον. »

Commentaire.

Οὐδὲ κατὰ ταύτην τὴν ῥῆσιν εἶπεν ἤδη τὴν πρώτην αἰτίαν τῆς ἀναπνοῆς· [ἀλλ'] ἀμέλει συμπληρώσας αὐτὴν, ἄρχεται τῆς μετ' αὐτὴν ὧδε· « τὴν δ' αἰτίαν τῆς ἀρχῆς αὐτῶν θετέον τήνδε (§ XIX) ». Τί οὖν ἐςιν ὃ νῦν κατὰ τὴν προκειμένην εἶπε τὸ κατὰ τὴν περίωσιν ὀνομαζομένην δόγμα (86), καθ' ἣν βούλεται γίνεσθαι τήν τ' ἀναπνοὴν καὶ τὴν διαπνοήν; καλοῦμεν γὰρ οὕτως ἡμεῖς τὸ (87) μὲν ἀναπνοὴν, ὡς εἴρηται, τὸ συγκείμενον ἐκ τῆς εἰσπνοῆς τε καὶ τῆς ἐκπνοῆς, ὅταν διὰ τοῦ ςόματος ἄμφω γίνεται ταῦτα, τὴν (τὸ?) δὲ διαπνοὴν, ὅταν καθ' ὅλον τὸ σῶμα· ἀμφότερα δὲ ταῦτα βούλεται (88) κατὰ τὴν περίωσιν γίγνεσθαι, τρόπῳ τῷδε· ὅταν μὲν διὰ τοῦ ςόματος ἐκπνέωμεν, συμβαίνειν τὸν ἐκ τῶν κυρτίων ἀέρα φερόμενον ἔξω περιωθεῖν τὸν ἔξωθεν ἀέρα διὰ τοῦ δέρματος μόνου, τὸν δὲ φέρεσθαι πρὸς τὸ βάθος τοῦ σώματος ἀναπληροῦντα τὴν χώραν τοῦ κατὰ τὴν ἐκπνοὴν (89) ἀέρος ἐκτὸς φερομένου· ὅταν δ' αὖ πάλιν ἐπὶ τὴν διὰ τοῦ δέρματος ἐκτὸς φορὰν ὁρμήσῃ τότε (τε?) ἡ θερμασία καὶ τὸ πνεῦμα, περιωθούμενον αὖθις τὸν ἔξωθεν ἀέρα φέρεσθαι διὰ τοῦ ςόματος ἔσω τοῦ σώματος, ὅπερ, ὡς ἔφην, εἰσπνοή τε κυριώτερον ὑπὸ τῶν ἰατρῶν, οὐκ ἀναπνοὴ καλεῖται·· γίνεσθαι δέ φησιν ὁ Πλάτων τὴν περίωσιν ταύτην διὰ τὴν ἀναγκὴν τοῦ κενοῦ, τουτέστι τοῦ μηδεμίαν χώραν γενέσθαι κενήν (90),

Texte.

XVIII. « Mais examinons de nouveau la respiration et voyons « par quelles causes elle s'est établie telle qu'elle est aujourd'hui. « Les voici. Comme il n'y a aucun vide dans lequel puisse entrer « un corps mis en mouvement, et que le souffle est émis hors de « nous, d'après cela, il est évident pour tout le monde qu'il « n'entre pas dans le vide, mais qu'il pousse et déplace l'air voi- « sin. Cet air poussé chasse d'autre air; et toujours ainsi de « proche en proche, et, d'après cet effet nécessaire, tout l'air, « poussé circulairement vers la place d'où le souffle est [primi- « tivement] sorti, s'y introduit et la remplit en suivant toujours « le souffle qui sort : tout ce mouvement, semblable à celui « d'une roue que l'on tourne, a lieu parce que rien n'est vide. « C'est pourquoi la cavité de la poitrine et du poumon chassant « le souffle au dehors est remplie à son tour par l'air qui en- « toure le corps et qui, poussé circulairement, pénètre à tra- « vers le tissu peu serré des chairs : ensuite cet air, retournant « sur ses pas et ressortant à travers le corps, force la respira- « tion à rentrer par l'ouverture de la bouche et des narines. »

Commentaire.

Dans ce texte, Platon n'explique pas encore la cause pre- mière de la respiration; mais, après l'avoir sommairement indi- quée, il commence à parler de la cause secondaire par les mots : « *Il faut regarder comme cause du commencement de ces mouve- ments la suivante.* » § XIX. Quel est donc le phénomène que, dans le texte actuel, il appelle la théorie de la *propulsion circulaire*, par laquelle il veut que se fasse la respiration et la perspiration ? car nous appelons respiration, comme nous venons de le dire, ce qui est composé de l'inspiration et de l'expiration, quand ces mou- vements se font par la bouche; nous nous servons du mot *perspi- ration* quand ces mouvements s'opèrent par tout le corps. Ces deux mouvements s'effectuent, soutient Platon, par la propulsion circu- laire de la manière suivante : lorsque nous expirons par la bouche, l'air qui se porte à l'extérieur, en sortant des petites nasses, communique à l'air extérieur une propulsion à travers la peau; cet air se porte ensuite vers la profondeur du corps pour remplir l'espace que laisse l'air rejeté par l'expiration. Lorsque la cha- leur et le pneuma se mettent de nouveau en mouvement pour s'échapper au dehors par la peau, l'air extérieur recevant à son tour une propulsion se porte vers l'intérieur à travers la bouche, c'est ce que les médecins appellent proprement *inspiration* et non *respiration*. Platon dit que cette propulsion se fait par la nécessité du vide, c'est-à-dire par la nécessité qu'il n'existe

καὶ διὰ τοῦτο [τοῦ] κενουμένου τὸ συνεχὲς ἕπεται τὴν χώραν αὐτοῦ πληροῦν (πληρῶσον?), ὅπερ Ἐρασίστρατος ὀνομάζειν εἴωθε τὴν πρὸς τὸ κενούμενον ἀκολουθίαν (91).

Texte.

« XIX. Τὴν δ' αἰτίαν τῆς ἀρχῆς αὐτῶν θετέον τήνδε· πᾶν ζῷον « αὐτοῦ (92) τἀντὸς (93) περὶ τὸ αἷμα (94) καὶ τὰς φλέβας θερμό- « τατα ἔχει, οἷον ἐν ἑαυτῷ πηγήν τινα ἐνοῦσαν πυρός· ὃ (95) δὴ « καὶ προσεικάζομεν τῷ τοῦ κύρτου πλέγματι κατὰ μέσον διατετα- « μένον ἐκ πυρὸς πεπλέχθαι πᾶν (96), τὰ δ' ἄλλα ὅσα ἔξωθεν « ἀέρος· τὸ θερμὸν δὴ κατὰ φύσιν εἰς τὴν ἑαυτοῦ (97) χώραν ἔξω « πρὸς τὸ συγγενὲς ὁμολογητέον ἰέναι· δυοῖν δὲ τοῖν διεξόδοιν (98) « οὔσαιν, τῆς μὲν κατὰ τὸ σῶμα ἔξω, τῆς δ' αὖ (99) κατὰ τὸ στόμα « καὶ τὰς ῥῖνας (100), ὅταν (101) μὲν ἐπὶ θάτερα (102) ὁρμήσῃ, θά- « τερα περιωθεῖ, τὸ δὲ περιωσθὲν εἰς τὸ πῦρ ἐμπίπτον (103) θερμαί- « νεται, τὸ δ' ἐξιὸν ψύχεται· μεταβαλλούσης δὲ τῆς θερμότητος, καὶ « τῶν κατὰ τὴν ἑτέραν ἔξοδον θερμοτέρων γινομένων, πάλιν ἐκεῖνο « ῥέπον αὖ τὸ (104) θερμότερον μᾶλλον πρὸς τὴν ἑαυτοῦ (105) « φύσιν φερόμενον περιωθεῖ τὸ κατὰ θάτερα, τὸ δὲ τὰ αὐτὰ (106) « πάσχον καὶ τὰ αὐτὰ (107) ἀνταποδιδὸν ἀεὶ κύκλον (108) οὕτως « σαλευόμενον ἔνθα καὶ ἔνθα ἀπειργασμένον ὑπ' ἀμφοτέρων τὴν ἀνα- « πνοὴν καὶ ἐκπνοὴν γίγνεσθαι παρέχεται. »

Commentaire.

Σαφῶς ἐδήλωσε νῦν τὴν ἐν τῷ βάθει χώραν, ἐν ᾗ φησιν εἶναι (109) τὸν οἷον κύρτον, ἣν ὠνόμασε πηγήν τινα πυρός· ταύτην οὖν τὴν θερμασίαν ἀναθεῖν βούλεται πρὸς τὸ ξυγγενές· ἐὰν μὲν οὖν φθάσῃ κατὰ τὴν διὰ τοῦ στόματος ἔξοδον ἡ ὁρμὴ τῆς [θερμασίας, τῆς] φλεβὸς τὸ θερμὸν ἐμπίπτον ταῖς (110) ἐντὸς ἀεροειδέσι κοιλότησιν ἅμα μὲν τέμνειν τε καὶ καταθραύειν τὰ κατ' αὐτάς, ἅμα δὲ καὶ συνεπισπᾶσθαι τὸν ἔξωθεν ἀέρα, καὶ οὕτως συμβαίνειν τὸ μὲν περιωσθὲν εἰς τὸ θερμὸν ἐμπίπτον, ὃ δὴ πῦρ ὠνόμασε, θερμαίνεσθαι, τὸ δ' ἐξιὸν ψύχεσθαι; ἕπεσθαι δὲ πάλιν ἐν τῷδε, τὸ μὲν θερμανθὲν ἀναθεῖν πρὸς τὸ ξυγγενὲς διὰ τῆς ἐκτὸς ἐπιφανείας, ἀκολουθεῖν δ' αὐτῷ τὸν κατὰ τὰς ἔνδον κοιλότητας ἀέρα, τούτῳ δὲ πάλιν ἕπεσθαι τὸν ἄχρι τοῦ στόματος, ᾧ τὸν ἐκτὸς ἀκολουθεῖν περιωθούμενον ὑπὸ τοῦ ἐξιόντος διὰ τὸ κενὴν χώραν μηδεμίαν εἶναι τὴν ὑποδεξομένην τὸ φερόμενον ἐκ τοῦ

point de vide. De là résulte que si quelque chose est évacué, ce qui est contigu vient remplir l'espace laissé vide. Erasistrate a coutume d'appeler ce phénomène : *Remplacement au fur et à mesure du vide.*

Texte.

XIX. « Quant à la cause du commencement de ce mouvement « périodique, la voici. Tout animal a une très-grande chaleur « dans les parties intérieures où sont le sang et les veines, et c'est « comme une source de feu qui est en lui. Ce que nous assimi-« lons au tissu de la nasse et qui est étendu au milieu du corps « est entièrement tissé de feu, tandis que toute l'enveloppe « extérieure est d'air. Or, il faut convenir que naturellement le « chaud se porte au dehors vers le lieu qui lui est propre, et « où se trouve la masse de même nature que lui; et comme il y « a deux issues, l'une à travers le corps, l'autre par la bouche et « les narines, lorsque le chaud se précipite d'un côté, il re-« pousse l'air vers l'autre : alors cet air, repoussé de ce côté, « rencontre le feu et s'échauffe, tandis que l'air qui sort se refroi-« dit. Comme la chaleur change ainsi de place, et que l'air si-« tué à l'autre issue devient plus chaud, c'est alors de ce côté que « l'air le plus chaud se dirige, et se portant au dehors vers la « masse de même nature, il refoule celui qui se trouve à l'autre « issue. Ainsi cet air, recevant et rendant toujours la même im-« pulsion, est agité en cercle, tantôt dans un sens, tantôt dans « un autre, et par l'action qu'il subit ainsi que par celle qu'il fait « subir, il produit la respiration. »

Commentaire.

Platon indique clairement l'espace qui est au fond [du corps], et dans lequel, selon lui, se trouve la grande nasse, qu'il appelle une source de feu ; il veut donc que cette chaleur s'élève vers ce qui est de même nature qu'elle. Si donc la chaleur qui s'échappe par la bouche, prend les devants, celle contenue dans les veines [vient à la suite et] tombant dans les cavités aériennes intérieures (*les petites nasses*), coupe et broie leur contenu, en même temps qu'elle attire l'air extérieur; il arrive de cette manière que ce qui est mû par la propulsion circulaire, tombant dans le chaud, appelé par lui *feu*, se réchauffe, et que ce qui sort au contraire se refroidit. Il en résulte de nouveau que ce qui est réchauffé s'élève vers ce qui est de même espèce à travers l'enveloppe extérieure ; que l'air contenu dans les cavités intérieures s'échappe à sa suite ; que celui-ci est à son tour suivi par l'air qui se trouve compris entre les petites nasses et la bouche, auquel succède enfin l'air extérieur mû par la propulsion circulaire de

σώματος ἔξω, καὶ κατὰ τοῦτο πάλιν ὠθούμενον τὸν πλησίον ἀέρα καὶ αὐτὸν αὖθις ὠθεῖν τὸν συνεχῆ, κἀκεῖνον ὁμοίως τὸν μεθ' ἑαυτὸν, ἄχρις ἂν ἐν τῇ περιώσει ταύτῃ πάλιν εἰς τὸ κενούμενον (111) τοῦ σώματος ὁ ἀναπληρώσων ἀὴρ αὐτὸ παραγένηται· γίνεται τοίνυν ἡ τοιαύτη κίνησις οὐκ ἀκριβὴς κύκλος ἐπὶ τὰ αὐτὰ διὰ παντὸς περιφερόμενος, ἀλλ' ὡς αὐτὸς εἶπεν, ἔνθα καὶ ἔνθα, καὶ κατὰ τοῦτο διήνεγκεν ἡ τοῦ Πλάτωνος δόξα τῆς ἐξ Ἀκαδημίας, οὐχ ὡς Ἐρασίςρατος ἔγραψεν (112)· ἐκείνη μὲν γὰρ κατὰ κύκλον ἀκριβῆ διὰ παντὸς περιφέρεσθαι τὸν ἀέρα ἐπὶ τὰ αὐτὰ καὶ ὡσαύτως βούλεται, αὕτη δ' οὐ κατὰ κύκλον ἀεὶ τὸν αὐτὸν, ἀλλ' ὡς ἄν τις εἴποι, κατὰ δύο ἡμικύκλια ἐναντίως ἀλλήλοις κινούμενα (113).

Texte.

« XX. Καὶ δὴ καὶ τὰ τῶν περὶ τὰς ἰατρικὰς σικύας παθημάτων (114) αἴτια καὶ τὰ τῆς καταπόσεως τά τε τῶν ῥιπτουμένων, ὅσα ἀφεθέντα μετέωρα, καὶ ὅσα ἐπὶ γῆς φέρεται ταύτῃ διωκτέον, καὶ ὅσοι φθόγγοι ταχεῖς τε καὶ βραδεῖς, ὀξεῖς τε καὶ βαρεῖς φαίνονται, τοτὲ μὲν ἀνάρμοστοι φερόμενοι δι' ἀνομοιότητα τῆς ἐν ἡμῖν ὑπ' αὐτῶν κινήσεως, τοτὲ δὲ ξύμφωνοι δι' ὁμοιότητα· τὰς γὰρ τῶν προτέρων καὶ θαττόνων οἱ βραδύτεροι κινήσεις ἀποπαυομένας ἤδη τ' εἰς ὅμοιον ἐληλυθυίας, αἷς ὕστερον αὐτοὶ προσφερόμενοι κινοῦσιν, ἐκείνας καταλαμβάνουσι (115), καταλαμβάνοντες δ' οὐκ ἄλλην (116) ἐπεμβάλλοντες ἀνετάραξαν (117) κίνησιν, ἀλλ' ἀρχὴν βραδυτέρας φορᾶς κατὰ τὴν τῆς θάττονος ἀπολη γούσης δ' ὁμοιότητα προσάψαντες, μίαν ἐξ ὀξείας καὶ βαρείας συνεκεράσαντο πάθην (118), ὅθεν ἡδονὴν μὲν τοῖς ἄφροσιν, εὐφροσύνην δὲ τοῖς ἔμφροσι διὰ τὴν τῆς θείας ἁρμονίας μίμησιν ἐν θνηταῖς γενομένην φοραῖς παρέσχον. Καὶ δὴ καὶ τὰ τῶν ὑδάτων ῥεύματα πάντα, ἔτι δὲ τὰ τῶν κεραυνῶν πτώματα καὶ τὰ θαυμαζόμενα ἠλέκτρων περὶ τῆς ἕλξεως καὶ τῶν ἡρακλείων λίθων (119), πάντων τούτων ὁλκὴ μὲν οὐκ ἔςιν οὐδενί ποτε, τὸ δὲ κενὸν εἶναι μηδὲν, περιωθεῖν τ' αὐτὰ ταῦτα εἰς ἄλληλα τό τε (120) διακρινόμενα καὶ συγκρινόμενα πρὸς τὴν αὑτῶν διαμειβόμενα ἕδραν ἕκαστα (121) ἰέναι· πάντα τούτοις τοῖς παθήμασι πρὸς ἄλληλα συμπλεχθεῖσι τεθαυματουργημένα τῷ κατὰ τρόπον ζητοῦντι φανήσεται (122). »

Commentaire.

Οὐκ οἶδα, τί δόξαν αὐτῷ τὴν τῆς περιώσεως δόξαν ἀντὶ τῆς ὁλκῆς

celui qui sort, comme il n'y a aucun espace vide qui puisse recevoir ce qui s'échappe du corps, et que cet air met de nouveau en mouvement celui qui est proche, et ce dernier celui qui vient après lui, jusqu'à ce que dans cette propulsion l'air soit parvenu à l'endroit d'où part l'air évacué et qu'il doit remplir. Ce mouvement, par conséquent, ne forme pas exactement un cercle, qui retourne toujours au même point, mais, comme Platon le dit lui-même, qui va et vient. Sur ce point là, la doctrine de Platon diffère de celle de l'Académie, non pas comme Erasistrate l'a écrit, car les Académiciens prétendent que l'air se meut dans un cercle parfait, revenant toujours de la même manière au même point; Platon, au contraire, soutient qu'il ne se meut pas toujours dans le même cercle, mais, pour ainsi dire, dans deux demi-cercles qui marchent en sens opposé.

Texte.

XX. « C'est d'après le même principe qu'on peut trouver la cause « de l'action des ventouses médicales, celle de la déglutition, « celle du mouvement des corps lancés, soit qu'ils s'élèvent vers « le ciel, soit qu'ils roulent sur la terre, et celle des sons qui paraissent rapides ou lents, aigus ou graves, et qui tantôt prennent « des dissonnances à cause de la dissemblance des mouvements « qu'ils excitent en nous, tantôt forment des consonnances à « cause de leur ressemblance. En effet, les mouvements des sons « les plus rapides, qui arrivent les premiers, diminuent et sont « déjà semblables à ceux des sons les plus lents, lorsque ceux-ci « arrivent plus tard, les agitent en les rattrapant, mais sans les « troubler par l'addition d'une impulsion différente : le commencement d'un mouvement plus lent s'adapte ainsi à la fin semblable d'un mouvement d'abord plus rapide, et ce mélange de « l'impression d'un son aigu et de celle d'un son grave produit « une impression unique, d'où résulte du plaisir pour les insensés, et du contentement pour les hommes sages, à cause de « cette imitation de l'harmonie divine qui a lieu dans des mouvements mortels. Il en est de même de tous les mouvements des « eaux, de même de la chute des foudres, et des effets si admirés « du succin et de la pierre héraclienne pour attirer. Il n'y a réellement de force d'attraction dans aucun de ces corps; mais « c'est que d'une part rien n'est vide, et ces objets se poussent « circulairement les uns vers les autres; de l'autre, se dilatant et « se resserrant tous, après avoir changé leurs places, ils reviennent chacun à la leur; telles sont les causes qui, combinées « ensemble, produisent toutes ces merveilles, comme pourra s'en « convaincre celui qui dirigera convenablement ses recherches.

Commentaires.

Je ne vois pas ce qui a pu conduire Platon à préférer la théo-

εἵλετο, κατὰ τοῦτο μόνον σχεδὸν ἀποστὰς Ἱπποκρατοῦς (123)· ὅτι μὲν γὰρ τὸ τῆς ἀναπνοῆς, εἴτ' ἔργον, εἴτε πάθος χρὴ καλεῖν, οὐ γίνεται κατὰ περίωσιν, Ἐρασίστρατος ἔδειξεν, ἐλέγξας τὴν (124) Ἑστιαίου δόξαν· ὅτι δ' ἐπικαιροτάτη τῶν φυσικῶν δυνάμεων ἡ ὁλκὴ, δέδεικται μέν τοι καὶ διὰ τῆς τῶν φυσικῶν δυνάμεων πραγματείας (125) εὐθέως κατὰ [τὸ] πρῶτον ὑπόμνημα, φαίνεται δ' ἐναργῶς καὶ πρὸ τῆς διὰ μακρῶν λόγων ἀποδείξεως· ἐὰν γάρ τις εἰς (126) ὕδωρ καθεὶς αὐλίσκον, ἤ τινα κάλαμον εὐθύτρητον, ἐξέλκη (cod. ἐξέλκων) τῷ στόματι τὸν ἀέρα, συνακολουθήσει τὸ ὕδωρ, οὐδεμιᾶς αἰτίας ἑτέρας προηγουμένης τῆς κατὰ τὴν ὁλκὴν ἐνεργείας· ἡμέτερον γοῦν ἐστιν, ὁπότε βουληθείημεν περιθεῖσι τὰ χείλη τῷ καλάμῳ τὸ περιεχόμενον ἐν αὐτῷ πρὸς ἡμᾶς ἑαυτοὺς ἕλκειν· εἰ δ' οὐκ ἔστι τοῦτο ἡμέτερον ἔργον, οὐκ (οὐδ'?) ἀρχὴν τῆς κινήσεως ἐξ ἡμῶν ἕξει (127). Φαίνεται δὲ καὶ ἡ καρδία, κἂν ἐξαιρεθῇ τοῦ ζώου, τὴν κίνησιν ἄχρι πολλοῦ διαφυλάττουσα κατά τε τὴν διαστολὴν καὶ τὴν συστολήν· ὥσπερ οὖν ἐν τῇ συστολῇ τὸ περιεχόμενον ἐκθλίβει σαφῶς, οὕτως ἐν τῇ διαστολῇ τῇ πρὸς τὸ κενούμενον ἀκολουθίᾳ (128) τὸ ἀναπληρῶσον τὸ κενούμενον αὐτῆς ἐπισπᾶται.

Ce qui précède était imprimé, lorsque j'ai retrouvé dans un manuscrit de notre Bibliothèque (n° 2147, in-folio, papier, du seizième siècle) une citation du *Commentaire de Galien sur le Timée*. Cette mention m'est fournie par un scholiaste de Galien lui-même, scholiaste dont personne n'a parlé jusqu'à présent; son travail n'est pas sans intérêt; je l'ai copié, et je compte le publier bientôt. Voici cette citation qui est faite à propos de la définition *des éléments* : φησὶ γὰρ ὁ Γαληνὸς ἐν τοῖς ἐν Τιμαίῳ ἰατρικῶς εἰρημένοις τῷ Πλάτωνι· οὕτως μόρια ἄττα δανεισάμενος ὁ δημιουργὸς πυρός τε καὶ γῆς καὶ ἀέρος καὶ ὕδατος διέπνευσε τὸν ἄνθρωπον.

On voit par là que le Commentaire de Galien s'est conservé assez longtemps dans son intégrité. Ne désespérons donc pas de le trouver un jour tout entier.

rie de la *propulsion* circulaire à celle de l'*attraction*, ne s'écartant guère qu'en cela des opinons d'Hippocrate. Que la respiration soit un *acte* ou une *affection*, elle ne se fait pas par l'impulsion circulaire; Erasistrate l'a démontré, réfutant l'opinion d'Hestiée. J'ai établi dans le premier livre de mon traité *sur les Facultés naturelles*, que l'attraction est la principale des facultés, et je le prouverai sans qu'il soit besoin de beaucoup de paroles. Si on met dans l'eau un tuyau ou un jonc percé dans toute sa longueur, et qu'on aspire l'air par la bouche, l'eau sera attirée sans qu'aucune autre cause précède la force attractive; ainsi toutes les fois que nous le voulons, en appliquant les lèvres autour d'un chalumeau, nous pouvons attirer dans notre bouche ce qu'il contient. Si ce n'est pas nous qui accomplissons ce phénomène, il n'aura pas non plus son principe de mouvement en nous. Ainsi le cœur, quoique arraché du corps, continue longtemps ses mouvements de contraction et de dilatation. De même que le cœur, dans la contraction, rejette ce qu'il contient, ainsi, par sa dilatation, il attire en vertu de la loi du remplacement au fur et à mesure du vide, ce qui doit remplir l'espace vide qui est en lui.

NOTES.

(*) Pour le texte de Platon j'ai adopté ordinairement la traduction de M. Martin; mais j'ai dû la mettre, sur plusieurs points, en conformité avec le nouveau sens que j'ai donné à ces paragraphes.

(1) Ce texte ne se trouvait pas primitivement dans le manuscrit; une autre main l'a ajouté.

(2) Ajouté par une autre main.

(3) Ajouté par l'autre main.

(4) Cet ouvrage était composé de six livres (Cf. Gal. Περὶ τῶν ἰδίων βιβλίων, cap. I, p. 14, t. XIX). De quelle utilité ne serait pas aujourd'hui ce livre dont jusqu'à présent on n'a retrouvé aucune trace! L'ouvrage auquel Galien fait particulièrement allusion est *de Demonstrat. anat.*, II, 11, t. II, p. 334, sq; dans ce traité, il renvoie également au 3e livre de l'*Anatomie d'Hippocrate;* dans *de Usu part.*, I, 8, t. III, p. 16, Galien accuse Platon et Aristote d'avoir traité des ongles avec négligence.

(5) In cod. τῶν.

(6) Sic in marg.; αὐτῷ in textu.— Pour le texte de Platon, j'ai particulièrement suivi l'édition d'Orelli.

(7) En interligne : φυτευθέντα glossema.

(8) Ces deux mots se trouvent à la marge.

(9) Primitivement φύσει, corrigé par la main qui a écrit le ms.

(10) On peut supposer que Platon prenait μέρος et μέλος dans le même sens qu'Aristote (*Hist. Anim.*, I, 1, initio), qui appelle μέλη les grands membres, et μέρη ou μόρια, les parties de ces membres; ainsi, le visage est un μέλος et le nez est μέρος de ce μέλος. — Μέρος et μόριον sont synonymes, bien qu'à la rigueur, le second soit un diminutif du premier. Toutefois, Aristote ne reste pas parfaitement d'accord avec lui même; car, dans le traité des *Parties des animaux* (I, 5, in fine), on lit : J'appelle μόριον (partie) le nez, l'œil, le visage, dans son ensemble; chacune de ces parties s'appelle aussi μέλος. — Au commencement de son traité *de Usu part.* (t. III, p. 1), Galien dit : On appelle *un* ce qui a une délimitation propre, ce qui est distinct de toute autre chose, par exemple, *un animal;* chaque partie de cet animal, comme le nez, le cerveau, etc., est aussi *une* ; mais non pas *absolument* comme est l'animal lui-même, attendu que le nez, ou le cerveau ont bien une certaine délimitation propre, mais tiennent

par un côté au reste du corps ; on les appelle donc proprement parties (μόρια). Nous voyons ailleurs (*de Meth. med.*, I, 5, t. X, p. 43) que, pour Galien, comme pour Aristote, μέρος et μόριον sont synonymes. Pour Aristote, les grands membres seulement (du moins d'après le premier passage que j'ai rapporté) reçoivent le nom de μέλη, pour Galien, d'après son commentaire, μέλη s'applique, au contraire, proprement à toutes les parties des animaux, qui sont toutes des *membres*. Je n'ai pas besoin d'ajouter que ce mot *membre* doit être pris dans sa signification la plus étendue, c'est-à-dire désignant tout organe ayant une circonscription déterminée, et non pas comme nous l'entendons de nos jours. Ainsi, on a appelé longtemps la langue, le nez, l'estomac, etc., un *membre ;* de même la main est un membre, mais le doigt est aussi un membre, du moins pour Galien, car, pour Aristote, la main seule serait un membre (μέλος) et le doigt une partie (μέρος).

(11) En d'autres termes, c'est surtout l'eau et la terre qui sont la base de la substance matérielle, tandis que l'air et le feu déterminent plus particulièrement les mouvements formateurs et réparateurs. — Καί qui suit γῆς a été ajouté par l'autre main.

(12) La terre et l'eau étant nécessairement agitées par l'air et le feu, il faut bien qu'il en résulte des résidus analogues à la cendre, à la fumée ou à la vapeur. — Plus bas, αὐτῶν a été changé à tort en αὐτοῦ par l'autre main.

(13) *Part. anim.*, III, 4, medio ; — *Gen. anim*, II, 3, initio ; — *de Juv et Senect.*, 1.

(14) Ce mot est ajouté par une autre main.

(15) Gadaldinus, dans l'éd. originale, a *ostensum est in Commentariis de facultatibus naturalibus ;* mais dans la 7e édit. des Junte on a substitué avec raison *de Substantia facultatum nat.*, ce qui renvoie à un livre tout différent du premier, et où l'on trouve précisément un passage qui se rapporte exactement à celui qui nous occupe. (P. 764 et 765, éd. de Kuehn, t. IV.)

(16) Gadaldinus traduit ce mot par *cum*, ce qui vient sans doute de ce qu'il n'a pas bien compris le sens du membre de phrase précédent, car il rend ἀναμνῆσαι par *mentionem facere*, tandis que ce verbe signifie *in memoriam revocare* ou *monere.*

(17) Gadaldinus a *irascibilis ;* est-ce une interprétation inexacte au lieu d'une traduction, ou bien a-t-il lu réellement θυμοειδεῖ ? La première supposition est la plus probable. Dans ce passage, Platon ne compare entre elles que l'âme rationnelle et concupiscible.

(18) On a corrigé ce mot en ἴσχειν.

(19) Le manuscrit porte σώματι ᾠκισμένον. J'ai d'abord lu ἐν ἥπατι, conformément aux observations très-judicieuses de M. Dübner ; en second lieu, j'ai changé ᾠκισμένον en ᾠκισμένου, rapportant ce mot à ἐπιθυμητικοῦ ; avec la leçon du manuscrit, il résulterait que c'est de l'âme *énergique* que Platon aurait dit qu'elle habite dans le foie ; mais il

me semble que cette expression convient mieux à l'âme *concupiscible*, laquelle réglant les appétits sensuels, les passions de la chair, a été attachée entre le nombril et le diaphragme, *comme une bête brute* (p. 703).

(20) Gadaldinus a *in nono de Republica ;* a-t-il ajouté de lui-même cette indication du livre, ou bien a-t-il lu ἐνναΤῆ; la disparition de ce mot est très-explicable par la présence de ἐν τῆ.—L'allégorie empruntée aux animaux fabuleux à plusieurs têtes se trouve, en effet, dans le neuvième livre de la *République* (p. 588-89). La comparaison avec un attelage, composé d'un cocher et de deux coursiers, est dans *le Phèdre* (p. 246-247). Il est clair par l'ensemble du raisonnement de Platon, dans *le Phèdre*, que l'âme ainsi comparée à un attelage est partagée en trois parties : deux ont chacune la forme d'un coursier, dont l'un est bon et l'autre mauvais, la troisième a la forme d'un cocher ; il est naturel de retrouver, dans ces trois parties, l'âme *rationnelle* (cocher), l'âme *énergique* (bon coursier), l'âme *concupiscible* (mauvais coursier). Mais on ne voit pas dans ce long passage que Platon ait nettement séparé l'âme immortelle de l'âme mortelle, laquelle est elle-même divisée en deux parties, comme il le fait dans *le Timée*. Toutefois, si on rapproche cette allégorie du *Phèdre*, de celle qui se trouve dans le IX[e] livre de *la République*, et de ce qui est dit dans le IV[e] et dans le IX[e], p. 435, 441 et 480, sur les trois espèces (εἴδη) d'âmes, on reconnaît avec évidence la doctrine du *Timée*, et l'on voit que Platon se sert du mot *âme* pour exprimer l'ensemble des trois âmes, ainsi qu'il le fait quelquefois dans *le Timée* lui-même. C'est précisément ce que Galien (*de Dogm. Hipp. et Plat.*, VI, 2, t. V, p. 514 sq.), qui a senti la difficulté, s'efforce d'établir.

Du reste, cette expression : *les trois âmes* de Platon, n'est pas parfaitement exacte ; en effet, il est dit, sans aucune espèce d'ambiguïté dans *le Timée* (p. 69-70), qu'il y a deux âmes de substance différente, l'une immortelle et indivise, l'autre appelée *le genre mortel de l'âme*, dans laquelle il y a une partie bonne, placée dans le cœur (*l'âme énergique ou mâle*), une autre mauvaise située dans le foie (*l'âme concupiscible ou femelle*). Ainsi l'âme mortelle est *une* dans sa nature, mais elle se compose de deux parties, comme sont les deux moitiés d'un tout ; comme sont, pour suivre l'idée de Platon, l'homme et la femme par rapport au genre humain (cf. p. 76. E.) Les commentateurs ont peut-être négligé, suivant moi, de faire ressortir ce fait capital, ils ont trop pris cette expression des *trois âmes* dans un sens absolu qu'elle ne doit pas avoir. Du reste, Galien semble partager cette erreur, et M. Martin, interprète si sagace, si fidèle de la pensée de Platon, ne l'a pas tout à fait évitée (notes 136 et 139).

(21) Gadaldinus a seulement *nostram* comme s'il n'avait lu qu'ἡμῶν. — Plus bas on lisait primitivement τῇ λέξει, corrigé par une autre main en τὴν λέξιν, qui est la vraie leçon.

(21 *bis*) Le manuscrit porte δυνάμεις ἔχειν ἡμᾶς τρεῖς [ἀρχὰς *in marg.*]; j'ai cru le texte que j'ai imprimé plus conforme à la suite du raisonnement.

(22) En d'autres termes, il ne s'agit plus que d'une question de mots peu importante ; que ce soient trois âmes ou trois principes, ayant chacun un siége et des attributions différentes, cela revient à peu près au même. Voy. aussi Galien, *de Dogm. Hipp. et Plat.*, VI, 2, t. V, p. 514 sqq.

(23) In cod. αἰωριθέν· in marg. ἀερωθέν male.

(24) In cod. ἴσχειν ; cette forme est familière à Platon.

(25) Les meilleurs manuscrits, y compris même notre fameux manuscrit 1807, les textes les plus récents et les plus estimés, ont tous ὑφ' ἑαυτοῦ. Prise dans son acception la plus ordinaire, cette expression a précisément, comme on le voit par le commentaire, le même sens que le mot οἰκεία dont Platon se sert plus haut ; d'où il résulterait que l'auteur accorde aux plantes un mouvement *propre* qu'il leur refuse deux lignes plus loin. Frappés de cette étrange contradiction, les éditeurs, sauf quelques-uns (Ast est au nombre de ces derniers), s'accordent à penser que Platon désigne un mouvement d'une espèce différente dans chacune des phrases; ils disent que le κινήσις οἰκεία est cette agitation intérieure, ce mouvement de croissance et de distribution des sucs nourriciers dont Aristote parle en plusieurs endroits (*Phys.*, V, 1. — *Metaphys.*, X (XI) 2), et que le κινήσις ὑφ' ἑαυτοῦ est le mouvement de déplacement ou de locomotion ; de cette façon le sens est sauvé, mais ὑφ' ἑαυτοῦ laisse toujours dans le texte une certaine obscurité ou du moins une sorte d'irrégularité de langage.

Parmi les traducteurs ou commentateurs modernes, M. H. Martin est, si je ne me trompe, le seul qui ait confirmé le véritable sens de la phrase de Platon par le commentaire de Galien ; ni M. Cousin, ni avant lui Stalbaum, ni Ast, ne paraissent avoir eu recours à ce commentaire; cependant il tranche la difficulté par le développement de la pensée de Platon, et surtout par une variante très-importante, que M. Martin n'a pas connue avec exactitude, bien que dans ce passage la traduction latine soit très-suffisante et très-claire : Galien, dit le savant éditeur, semble avoir lu ἀφ' ou ἐξ ἑαυτοῦ au lieu de ὑφ' ἑαυτοῦ· Galien ne *semble* pas avoir lu, il a réellement trouvé dans des manuscrits, autres que les manuscrits d'*Atticus*, la leçon ἐξ ἑαυτοῦ qu'il propose de changer en ἔξω ἑαυτοῦ, correction très-naturelle et parfaitement conforme aux règles paléographiques; seulement je préférerais ἔξω αὑτοῦ· cette leçon expliquerait mieux encore la disparition de l'ω.

Les philologues me trouveront-ils téméraire d'avoir introduit dans le texte *du Timée* une correction presque exigée par le sens, appuyée sur l'autorité des manuscrits et approuvée par Galien ?

— Ἔξω αὑτοῦ répond très-bien à ἔξωθεν κίνησις de la phrase précédente, ou plutôt c'en est la répétition. Stalbaum (tome VII, page 313), ne me paraît pas avoir saisi le vrai sens de ces deux mots quand il dit : « *Quod sic accipiendum videtur, ut eas (plantas) meminerimus suapte vi excrescere, neque per vim externam componi, quam physici nunc appellant* iuxta *vel* extus adpositionem. » Κίνησις ἔξωθεν est précisément le même mouvement qui est exprimé par ἔξω αὑτοῦ κ. et Platon ne fait que répéter sous une autre forme ce qu'il vient de dire dans un langage plus expressif.

— Il me reste une dernière remarque à faire sur ce passage important ; le manuscrit porte : ἀττικῶν ἀντιγράφων, mais je pense qu'il faut lire ἀττικιανῶν et qu'il s'agit de manuscrits écrits par Atticus. Suivant Lucien (*adv. Indoctum*, p. 100 et 119), Atticus était un copiste fort habile; comme on le voit par plusieurs passages d'Harpocration, il avait non-seulement copié mais corrigé le texte des orateurs attiques, ou du moins de Démosthènes ; mais le Commentaire de Galien révèle un fait nouveau, c'est qu'il avait aussi fait le même travail pour le texte de Platon, ce

qu'on ignorait jusqu'à présent; on voit de plus que nos manuscrits dérivent tous de son édition. Cet Atticus est peut être le rhéteur de Pergame, disciple d'Apollodore, dont parle Strabon.

(26) Une autre main a ajouté inutilement τούτων.

(27) Ajouté par une autre main.—Ὁμοίῳ [τρόπῳ] τῷ ne serait-il pas une glose de κατά?

(28) Primit. αὐτοῦ.

(29) Τό est ajouté inutilement par une autre main.

(30) In cod. ὅτι· j'ai suivi la leçon écrite à la marge.

(31) Il résulte de ce passage que Platon n'avait pas distingué les artères des veines, qu'il croyait tous les vaisseaux du corps de même nature et contenant la même substance. C'est ce que Galien laisse entrevoir dans son commentaire et qu'il énonce plus explicitement dans deux autres écrits (*de Fœt. format.*, cap. 3, t. IV, p. 671; — *de Dogm. Hipp. et Plat.*, VI. 8, t. V, p. 173 sqq.). Dans le commentaire, il se fonde sur l'idée émise par Platon, que les vaisseaux placés le long de la colonne vertébrale ont été faits doubles pour répondre à la division du corps en deux parties; dans les autres ouvrages, surtout dans le second, il invoque à l'appui de son opinion le passage suivant (p. 70, B.): *Le cœur, nœud des vaisseaux et source du sang qui se répand impétueusement dans tous les membres, fut donc placé par les dieux dans la demeure des satellites de la raison.* — Quant au mot φλέψ appliqué indistinctement aux deux espèces de vaisseaux, comme le fait Platon, cela ne prouverait pas du tout que derrière cette dénomination commune il n'existait aucune distinction réelle. Galien lui-même nous répète en plusieurs endroits que les anciens appelaient volontiers les artères, *veines*, tout en reconnaissant très-bien leurs différences. Pour faire comprendre cette confusion de langage, j'ai besoin d'entrer dans quelques explications: Φλέψ signifiait primitivement et proprement *canal;* ainsi les uretères sont appelés φλέβες dans un livre de la collection hippocratique (*de la nature des os*, édit. de Bâle, p. 59, l. 15). Il n'est donc point étonnant que ce mot ait été, à l'origine de l'anatomie, employé pour désigner à la fois les artères et les veines. Mais en même temps que φλέψ, les médecins anciens avaient le mot ἀρτηρία, appliqué dans le principe, ainsi qu'ἀορτή, à la trachée-artère et aux bronches, et étendu ensuite aux artères. Même avant Hippocrate on avait distingué les artères des veines (voy. *Hippocrate*, édit. de M. Littré, t. Ier, p. 201 et suiv.); cependant on rencontre incessamment φλέβες pour désigner à la fois les deux ordres de vaisseaux, ou seulement l'une ou l'autre espèce, mais jamais le nom d'ἀρτηρία n'est donné aux vaisseaux sanguins (*veines*); il est toujours restreint, soit aux vaisseaux qu'on croyait contenir de l'air (*artères*), soit aux canaux pulmonaires, dont les artères paraissaient la continuation. Ce n'est que plus tard, lorsque les différences anatomiques et physiologiques des artères et des veines furent bien constatées, que ces deux expressions reçurent une signification plus spéciale.

Voici, du reste, si je ne me trompe, comment s'est établi ce langage

anatomique. En même temps qu'on découvrait les artères et les veines, on observait le poumon avec la trachée et les bronches. Les bronches furent appelées ἀορταὶ, ou ἄορτρα (d'ἀείρω, je suspends. — Voy. Hipp., *de Locis in hom.*, p. 415; *Coac.*, 400, p. 181 ; *de Morbis*, II, p. 480, ed. F.), ou ἀρτηρίαι (d'αἴρω, même signification, et non d'ἀὴρ et τηρέω, comme le pense, d'après Bacchius, Erotien *Gloss.*, p. 68), parce qu'elles étaient considérées comme les anses à l'aide desquelles le poumon était suspendu. Les dissections les plus grossières, les idées physiologiques les moins avancées, suffisaient pour démontrer la présence de l'air dans la trachée et dans les bronches ; voyant d'un autre côté les communications du cœur gauche avec le poumon à l'aide des vaisseaux que nous appelons *veines pulmonaires*, constatant en outre que du cœur part un gros vaisseau, ayant dans son aspect quelque chose qui rappelle les bronches, ordinairement vide de sang après la mort, et sur le vivant offrant un mouvement particulier, les anciens durent être naturellement conduits à distinguer ce vaisseau et ses ramifications de la veine cave et de ses branches, et à le rapprocher au contraire, pour ses fonctions et pour sa nature, des canaux pulmonaires; d'ailleurs, en partant de cette idée que l'air est indispensable à l'entretien de la vie et qu'il doit pénétrer dans l'intimité des tissus, idée qui se trouve dans la collection hippocratique, et qui a sans doute été puisée à une source antérieure, on devait chercher un moyen de transport pour cet air, et l'on ne pouvait mieux choisir qu'un système de vaisseaux regardé comme faisant suite aux ramifications bronchiques par l'intermédiaire du cœur. Cette assimilation anatomique et physiologique une fois établie, les dénominations devinrent communes. Ἀρτηρία désigna tout à la fois les bronches, la trachée (*premières artères, artères raboteuses*), et les artères proprement dites (*secondes artères, artères lisses*). De plus, le nom d'ἀορτή, donné aux canaux pulmonaires et au vaisseau qui est encore appelé de cette manière, est un autre témoignage de cette assimilation, qui se retrouve dans Galien, et dont notre mot *trachée-artère* est une dernière trace. Au fond de cette question de lexicographie il y a, comme on le voit, une question toute physiologique, et qui a une grande importance dans l'histoire de la médecine.

Ceux qui prenaient en première considération, non les rapports supposés entre les canaux pulmonaires et les artères, mais la forme anatomique générale, se servaient indistinctement de φλέβες pour les deux ordres de vaisseaux ; de là la croyance erronée répandue parmi les historiens, même les plus exacts, de la médecine, que les hippocratistes, par exemple, n'avaient pas distingué les veines des artères.

(32) Il paraît que c'est Hérophile qui, le premier, a cherché à établir ce rapport des artères avec les veines, eu égard à l'épaisseur de leurs tuniques. Galien, qui rapporte cette estimation, paraît l'approuver *de Usu part.*, VI, 10, p. 445, t. III). Les modernes ont aussi constaté une différence d'épaisseur entre les veines et les artères, mais je ne sache pas qu'ils aient établi une proportion déterminée, car les variations sont trop grandes d'un vaisseau à un autre, ou dans les diverses parties d'un même vaisseau.

(33) Τε· οὕτω τε in marg., male.

(34) Pour déterminer à quel degré la doctrine d'Hippocrate, sur les rapports du sperme avec la moelle participe de celle de Platon, il est convenable de mettre en regard les deux doctrines. Pour Platon, la moelle

est le principe de toute chair et des os (p. 73 B); elle préexiste à tout; elle est la semence elle-même; à la fin du *Timée*, elle est appelée *sperme* (91, B), et c'est la même idée qui est reproduite dans le passage qui nous occupe par l'épithète de γόνιμος (moelle génitale). Dans l'acte de la génération, c'est donc la propre substance de la moelle qui s'échappe pour produire le nouvel être (p. 91), et non pas seulement un liquide sécrété par elle. On ne trouve rien de semblable dans la collection hippocratique; la semence n'y est jamais regardée comme identique avec la moelle; je n'ai trouvé non plus aucun passage où il soit dit que la semence vienne uniquement de la moelle; il ressort, au contraire, de plusieurs témoignages que pour les hippocratistes, comme du reste pour Démocrite, la semence vient de toutes les parties du corps (par conséquent de la moelle comme de toutes les autres parties), saine quand elles sont saines, viciée quand elles sont malades (*de Genit.—de Aere, locis et aquis*; — *de Morbis*, lib. IV; — *de Morbo sacro*.—Voir aussi Pseudo-Galien, *Definit med*.; def., 4, 39; *de Hist. philosophica*, cap. 31).

Peut-être, en rapprochant la doctrine de Platon de celle d'Hippocrate, Galien avait-il en vue les passages où l'auteur du traité *de Genitura* dit que la semence tirée de toutes les parties du corps se réunit dans le canal de la moelle pour de là se rendre aux organes génitaux par les reins (p. 231. l, 54; p. 238 ll. 1 à 10 et 29 à 31; éd. de Foës). Mais on voit qu'entre les deux conceptions, celle de l'auteur hippocratique et celle du *Timée*, il y a une immense distance. Dans les deux cas, la semence vient de la moelle, mais à des titres très-différents. La participation de la doctrine de l'un à la doctrine de l'autre est donc fort éloignée. — Il paraît qu'Alcméon croyait que la semence est une partie du cerveau (*de Hist. philos*., cap. 31, t. XIX, 321). Ainsi la doctrine de Platon est, à certains égards, une réminiscence de celle du philosophe de Locres. — Dioclès de Caryste admettait que la semence est sécrétée du cerveau et de la moelle (*Def. med*; def. 439, p. 449, t. XIX). Une pareille théorie trouve facilement son explication dans l'importance physiologique de la moelle, dans sa ressemblance avec le sperme, enfin dans les phénomènes nerveux qui accompagnent tout acte des organes génitaux.

(35) Μικρόν in textu; j'ai pris la leçon à la marge.

(36) Gadaldinus avait sans doute dans son manuscrit ἡ φλὲψ κοίλη, car la traduction porte *tum vena cava;* ces mots ne paraissent pas nécessaires.

(37) In textu διάδηλον· ce qui est aussi une leçon acceptable; celle que j'ai adoptée est celle de vulg.

(38) Gadaldinus a des étoiles comme s'il manquait quelque chose à cette partie du commentaire; la phrase me semble tout au moins intégrale.

(39) In textu δίκην· la leçon de la marge est la seule bonne; je l'ai reçue dans mon texte.

(40) M. Philipson, dans son travail rempli d'érudition et de sagacité (Ὕλη ἀνθρωπίνη : pars I, *de Internorum humani corp part. cognitione Aristot., cum Platon. sentent. comp*.; Berolini, 1831, in-8°, cap. V, p 11, sqq.), a démontré avec la dernière évidence contre Galien que, ni Platon, ni Aristote, ne connaissaient les nerfs, mais seulement les tendons, et que même on ne peut assimiler à des nerfs ce qu'Aristote ap-

pelle πόροι τοῦ ἐγκεφάλου. Ce résultat est assurément l'un des plus curieux et des plus importants auxquels soit arrivée la critique moderne. Suivant Galien (*de Locis affect.*, III, 14, t. VIII, p. 212), Hérophile est le premier qui, avec Eudème, se soit occupé avec soin du système nerveux après Hippocrate. Le médecin de Pergame, dans son aveugle désir de tout rapporter au vieillard de Cos, avance une chose qui n'est rien moins que prouvée, à savoir, que la connaissance des nerfs se rencontre d'une manière évidente dans la collection hippocratique.

Tous les passages où il est question des νεῦρα ou des τόνοι se rapportent manifestement aux tendons ou aux ligaments, sauf le suivant qui peut laisser quelques doutes dans l'esprit : *Deux* τόνοι *descendent du cerveau sous l'os de la grande vertèbre, le long de l'œsophage, et se réunissent semblables à un seul de chaque côté de la trachée-artère* (Epid. II, sect. IV, 1, t. V, p. 124, Ed. Littré); on peut croire qu'il s'agit ici des pneumo-gastriques, c'est l'opinion que je m'en suis formée dès la première lecture de ce passage. M. Littré va plus loin encore; il se demande s'il n'y a pas dans ce passage une notion du *nerf récurrent*; ce n'est pas le lieu d'entamer une discussion sur ce point très-controversable; admettons seulement que l'auteur des *Epidémies* paraît avoir eu une connaissance assez vague des nerfs, et que cette connaissance s'est en quelque sorte perdue jusqu'à Hérophile. Du moins, si les écrivains intermédiaires les ont vus, ils les ont confondus avec les tendons, ne les ont pas suivis dans leur continuité, et, surtout, ne sont pas remontés jusqu'aux centres nerveux pour y fixer leur origine et y chercher leurs racines. D'après les textes rapportés par Philipson, il est avéré ou qu'Aristote n'aura même fait aucune attention à ces cordons, ce qui est vraiment difficile à expliquer, vu la grosseur de certains d'entre eux, ou, du moins, qu'il les aura confondus avec les tendons, ce qui n'est guère plus facile à concevoir. — Pour que la phrase fût plus régulière, ne faudrait-il pas supprimer δέ après μήτε?

(41) Ces deux mots sont ajoutés à la marge.

(42) Tout ce paragraphe est traduit dans Gadaldinus d'une façon très-obscure et parfois inexacte; du reste, le texte, surtout vers la fin, présente une construction assez irrégulière.

(43) En interligne fautivement : —σεν.

(44) Cette description des nasses a toujours passé pour un des endroits les plus obscurs *du Timée*; or, si je ne me trompe, aucun traducteur ne l'a compris entièrement jusqu'à présent. M. Martin (note 169, t. II, p. 334), que je cite toujours comme une autorité de premier ordre, quand il s'agit *du Timée*, a critiqué l'interprétation de Stalbaum et de M. Cousin ; à mon tour je me permets de critiquer la sienne. Je crois que toute la difficulté porte sur le mot δίκρουν, et sur le membre de phrase, τὸ μὲν τῶν ἐγκυρτίων εἰς τὸ στόμα μεθῆκε. Ainsi les uns, comme M. Martin, imité par M. Schwalbé, ont traduit δίκρουν par double, et ils ont admis que l'une des petites nasses était divisée en deux : ce qui donnait par conséquent trois petites nasses. Les autres, et M. Cousin est de ce nombre, ont traduit comme s'il s'agissait de la division des bronches; mais, avec de telles interprétations, il est impossible, d'une part, de se rendre compte de la fin du texte de Platon ; d'une autre part, de se représenter la disposition des nasses, même en se plaçant au point de vue des connaissances anatomiques de Platon.

Tous les traducteurs ont également rendu le membre de phrase que j'ai rapporté plus haut comme s'il s'agissait seulement de l'une des petites nasses, tandis qu'il est ici question des deux à la fois. — Notez en passant avec quel soin les traductions latines ont été faites. Gadaldinus a traduit le texte en litige par : *Alteram quidem nassularum in os demisit*, etc. Cependant le Commentaire de Galien qui vient immédiatement après commence par ces mots : *Non hoc dicit quod alteram nassularum in os demisit*, etc. Est-il donc étonnant, après de telles fautes, que les traducteurs qui n'ont pas eu recours au Commentaire de Galien se soient complétement égarés et donnent un sens impossible ? — Quant à M. Martin, l'autorité de ses devanciers ou quelque préoccupation lui ont fait perdre de vue le véritable sens si clair, et qui rend un compte si exact de la description de Platon. Avant de connaître le Commentaire de Galien, ainsi que je l'ai dit dans l'*Introduction*, j'étais arrivé à cette interprétation, en considérant l'impossibilité de suivre avec celle de mes devanciers, soit d'après le texte, soit d'après les notions anatomiques les plus grossières ou, si l'on aime mieux, les plus poétiques, la description de Platon. Le Commentaire de Galien est venu ensuite me donner une pleine confiance dans le sens que j'avais découvert ; aujourd'hui ce passage, jadis si obscur, ne me paraît plus présenter de difficulté vraiment sérieuse.

Une première nasse est formée, puis deux petites sont placées dans la grande ; elles ont chacune un conduit ou col parallèle à celui de la première, l'un de ces conduits ou cols est *fourchu*. Platon, revenant sur la manière dont les petites nasses ont été mises dans la grande, dit que l'ensemble des petites nasses a été introduit par la bouche ; le Dieu a fait descendre l'une à travers la trachée-artère dans le poumon (c'est-à-dire que cette petite nasse représente le poumon et a pour conduit la trachée) ; l'autre, le long de la trachée dans le ventre (celle-ci répond à l'estomac et peut-être à la masse des intestins avec l'œsophage). La première nasse est fourchue et les deux branches partant d'un tronc commun (la trachée), sont figurées, l'une par la bouche, l'autre par les fosses nasales ; la branche du nez est à son tour divisée en deux branches secondaires pour correspondre aux deux narines, cette description ressort aussi bien du texte que du commentaire ; elle est, du reste, rendue évidente par la figure ci-dessous :

A. Grande nasse avec son col.

B. Petite nasse correspondant au poumon, avec son col bifurqué, d'abord en E, puis en G (bifurc. nazale).

C. Petite nasse correspondant à l'estomac avec son col simple, aboutissant en H dans la cavité F (bouche).

D. Tronc commun avant la première bifurcation E, représentée par la bouche F, et la continuation de ce tronc commun, qui se bifurque de nouveau en G.

(45) Gadaldinus rend ce mot par *incultus*, mais il signifie *mediterraneus*, au milieu des terres, c'est-à-dire loin de la mer.

(46) Ces trois mots ont été ajoutés à la marge par une autre main; ils sont indispensables.

(47) Sic in marg.; in textu male; ἑκάτερον. on pourrait lire aussi κατὰ θάτερον, conformément à ce qui vient immédiatement après.

(48) Le cod. porte θατέρου, et στομίων, mais il me semble que la correction que j'ai adoptée est nécessaire; le texte que Gadaldinus avait sous les yeux portait θατέρου, mais στόμιον.

(49) Gadaldinus a lu ἀναγκαῖα.

(50) Gadaldinus traduit *regionibus*; mais il faudrait *spatiis* ou *cavitatibus*.

(51) In cod. σώματ. Gadaldinus a *in corpore*.

(52) In cod. στόμα.

(53) Galien fait ici allusion à un passage du *Timée* où Platon dit. « Les dieux, pour venir au secours du cœur, formèrent avec art et greffèrent sur lui le poumon, qui, d'une part, est mou et vide de sang (!), « et de l'autre, est à l'intérieur tout percé de trous comme une éponge, « afin que, recevant l'air *et la boisson*, il rafraîchisse le cœur et lui « donne du repos et du soulagement dans son ardeur brûlante » (p. 189, éd. de M. H. Martin).—Il paraît, d'après d'autres passages du Timée, que, suivant Platon, ce n'était pas toute la boisson, mais seulement une partie qui se rendait dans le poumon. Galien (*de Dogm. Hipp. et Plat.*, VIII, 9, t. V, p. 714) dit : « Si Platon soutient que toute la boisson passe « dans le poumon, nous le condamnons, mais s'il prétend que c'est seu- « lement une partie, il peut avoir raison.» Or, cette dernière explication est celle qui ressort du témoignage même de l'auteur du *Timée*, ajoute Galien, qui cherche, mais malencontreusement, à défendre cette théorie, savamment réfutée par Aristote (*H. Anim.*, I, 16; — *de Part. anim.*, III, 3) et, avant lui, d'une manière non moins ingénieuse, par l'auteur hippocratique du traité *des Maladies* (éd. de Foës, p. 513-514), tandis qu'elle se trouve soutenue dans la même collection par l'auteur, comparativement récent, de l'opuscule *sur le Cœur* (p. 268, 269). Erasistrate et son maître Chrysippe réfutèrent également cette théorie. Plutarque (*Symp.*, VII, 1) cherche à la faire revivre; nous la retrouvons dans un ouvrage postérieur sans doute à Oribase, dans l'*Introduction anatomique* (Leyde, 1744, in-8°, p. 87).— Dans mon Cours au collége de France, j'ai, à propos d'Erasistrate, rapporté toutes les raisons alléguées de part et d'autre pour résoudre une question qui de nos jours paraîtrait si étrange. On s'étonne et l'on regrette de voir tant d'érudition, je dirais presque tant de science, dépensées pour arriver à une solution que le plus simple examen aurait pu fournir. Je dois dire cependant, à la défense des anciens, que cette erreur a pour origine, ou du moins pour confirmation, une expérience physiologique, qui devait certainement conduire à quelque fausse interprétation des physiologistes qui n'avaient aucune idée de la circulation; cette expérience, signalée pour la première fois par le traité *de Corde*, reproduite depuis par Galien

comme un argument péremptoire, consistait à faire boire à un animal un liquide coloré et à l'ouvrir immédiatement après ; on trouvait alors la trachée et les bronches toutes de la même couleur.

(54) Sic in marg.; cod.: πέρατα, male ; de même, plus bas, j'ai substitué κέρας à πέρας que porte le texte.

(55) Ce qui revient à dire : la description de Platon eût été plus régulière s'il n'eût pas regardé les fosses nasales comme une continuation du col de la nasse aérienne, et la bouche comme une de ses branches, et s'il eût énoneé que la bouche sert d'ouverture commune aux deux petites nasses.

(56) Sic in marg. θάτερον in textu.

(57) In marg. τοὺς κύρτους male.

(58) Le manuscrit porte σχοίνους ἀπὸ τῶν κύρτων ἐκτεινομένας. — Les corrections que j'ai admises sont trop simples pour avoir besoin d'être justifiées ; je dirai seulement que j'ai conservé le féminin, parce que le manuscrit le donne ; mais σχοῖνος est le plus souvent masculin. — Il est clair que Galien n'est ici que l'interprète de Platon, et qu'il ne se fait pas l'éditeur responsable de pareilles connaissances anatomiques.

(59) Il y avait primitivement πλοκάμου corrigé par une autre main en πλοκάνου· de même, plus bas, δ' a été ajouté par une autre main.

(60) In marg. γρ. ὅπως· Gadaldinus a *cur;* peut-être a-t-il lu δι' ὅπερ.

(61) Sic in marg.; ἐνσημ. in textu.

(62) Ajouté à la marge.

(63) Gadaldinus insère ici *nam*, et indique une lacune après la phrase qui finit par πέρας· le sens paraît être complet, et c'est sans doute pour avoir à tort mis *nam* que Gadaldinus a été conduit à supposer une lacune, dont il n'y a nulle trace dans mon manuscrit.—Après περιεχόμενα, Gadaldinus, d'accord cette fois avec le manuscrit, indique encore une lacune ; mais en lisant τοῦτο au lieu de τούτῳ, le sens est aussi complet que plus haut.—Au lieu de κύτος τοῦ σπλάγχνου ne doit-on pas lire πλοκάνου ? car il ne paraît pas probable que Platon ait appelé *viscère* la grande nasse, c'est-à-dire les parois de la poitrine.

(64) Pour bien comprendre la composition des nasses, il est encore besoin de quelques explications : On se représentera la grande nasse constituée, pour ainsi dire, par deux *feuillets* superposés, l'un aérien, qui forme l'enveloppe externe, ce que Platon appelle le κύτος· l'autre intérieur, igné, qui est traversé par des rayons de feu entrelacés, et que Platon, sans doute par cette raison appelle quelquefois πλέγμα (voy. § XIX). Quant aux petites nasses, elles sont toutes d'air. Le κύτος répond à la peau et à la couche d'air ambiant la plus immédiatement en contact avec la peau ; le feuillet profond est la représentation des chairs traversées par les vaisseaux sanguins. On voit donc qu'il n'y a point d'espace vide entre les petites nasses et la grande. Les petites nasses sont : l'une les poumons et l'autre l'estomac, ou plutôt l'ensemble des organes alimentaires.

(65) Corrigé à tort en αὐτά.

(66) Dans le manuscrit περιήστησε.

(67) Dans le manuscrit τοιόντε. On voit que pour Platon l'animal est une abstraction, posée en dehors de son support naturel, le corps.

(68) Primitivement κατ'.

(69) Gadaldinus a *ad pulmonem*, ces deux mots sont nécessaires. Il est probable que le traducteur les a ajoutés, car il les fait précéder d'une étoile. Plus haut j'ai lu τὸ στόμα au lieu de στόμα τε que donne le manuscrit.

(70) Τούτων in marg. superflux.

(71) Sic in marg.; ἔφην in textu.

(72) Ajouté à la marge.

(73) Primitivement κατ'. — Plus bas ῥεύματος au lieu de ῥεύματα.

(74) Primitivement σῶμα, corrigé en interligne.

(75) Primitivement πάλιν, comme plus haut. — En comparant avec attention les dernières lignes du § XVI et le commencement du § XVII, il me semble évident que πᾶν δὴ τοῦτο, κ. τ. λ. se rapportent non à la partie ignée de la grande nasse, comme l'interprète M. Martin, mais au κύτος, c'est-à-dire au tissu aérien de cette même nasse ; suivant moi, et je crois en cela être d'accord avec Galien, Platon dit que le κύτος, composé d'air et même d'unc partie de l'air qui environne le corps (voy. fin du Comment., § XIV), se meut à travers le corps vers les petites nasses, ce qui est une manière poétique, ou plutôt énigmatique, de décrire l'*inspiration* ou *perspiration cutanée*. (Voy. § XVIII et XIX et note 110.) A son tour, l'air qui forme ces petites nasses s'échappe au dehors par la houche. Il parle donc là de deux temps de la respiration, laquelle se compose pour lui de quatre : *expiration par la bouche*, *inspiration et expiration cutanée*, enfin *inspiration par la bouche*. Le sens du membre de phrase commençant par τὸ πλέγμα, me semble encore plus difficile à interpréter que le précédent ; je le regarde comme unc répétition, ou plutôt comme un développement de καὶ πᾶν δὴ τοῦτο· dans cette première partie de son texte, Platon n'exprime que l'entrée dc l'air à travers le corps ; ici, au contraire, il parle de l'entrée et de la sortie facilitée par la porosité du eorps ; ainsi πλέγμα est ici synonyme de κύτος. La chaleur suit les mouvements de l'air, ou, ce qui serait plus conforme, à ce qui est exprimé dans le § XIX, la chaleur est le principe même et primitif de ces mouvements.

(76) Ce membre de phrase τὸ... ἀέρι est très-altéré ; c'est, je crois, une explication incidente de τὸ μὲν ὅλον κύρτον, et alors il faut lire τὸ τοῦ [σώματος.—*corporis* ap. Gadald], κ. τ. λ. La traduction de Gadaldinus ne présente point de sens. M. Dübner, à qui j'ai soumis ce passage, propose τὸ τοῦδε [c'est-à-dire τὸ τούτου τοῦ κύρτου] πέρας δὲ συνεχές.

(77) Le manuscrit porte διατεταμένως, mais j'ai cru devoir changer

» en α. — Gadald. a *extensos radios*. Le texte de Platon a διατεταγμένας, *entrelacés*. Plus bas j'ai effacé γάρ après δύο.

(78) On voit clairement, par l'ensemble de la description de Platon, que l'acte de la respiration a pour but spécial le broiement et la distribution des aliments, quoiqu'il n'explique nulle part comment il entend les rapports anatomiques des deux nasses en ce qui concerne la circulation du suc nourricier à travers les veines. Cette théorie est restée isolée dans la science antique, du moins en dehors de l'Académie. La plupart des philosophes physiologistes ou des médecins professent que la respiration a été faite pour refroidir, ou pour entretenir la chaleur naturelle. Platon, il est vrai, dit dans un endroit du *Timée* (cité plus haut, note 53) que le poumon a été fait pour rafraîchir le cœur, et dans un autre, que l'air entre frais et qu'il s'échauffe ; mais il semble que pour lui ces considérations sont secondaires. Dans sa théorie, le feu et l'air sont bien mis en présence, mais au lieu que l'air refroidisse la chaleur, c'est au contraire le chaud qui échauffe l'air, afin qu'il y ait là un principe de mouvement lequel devient la cause de la division et de la distribution des aliments. Il faut même remarquer, en passant, que la respiration commençant par l'expiration, c'est la chaleur qui va *primitivement* trouver l'air en tendant vers ce qui est de même espèce qu'elle ; ce premier mouvement opéré par le déplacement de l'air extérieur est la source de tous les autres.

Comme le fragment du commentaire de Galien s'arrête avant que la théorie de la respiration soit tout à fait terminée, je transcris ici quelques lignes du *Timée* qui achèvent de faire comprendre pleinement la pensée de Platon :

« Pour revenir à la respiration, qui a donné lieu à cette digression, « elle s'opère aussi de cette manière et par ces mêmes causes, comme « nous l'avons dit plus haut : le feu divise les aliments, s'élève dans « l'intérieur du corps en suivant le mouvement de l'expiration, et rem- « plit les veines en s'élevant hors du ventre, dans lequel il puise les « aliments divisés en petites parties : c'est ainsi que dans le corps entier « de chaque animal se sont formés ces courants de la nourriture qui « viennent l'arroser. Mais ces parties nutritives, nouvellement retran- « chées de substances qui tiennent les unes de la nature des fruits, les « autres de celle de l'herbe, et que Dieu a produites à notre inten- « tion précisément pour cet usage, c'est-à-dire pour nous nourrir, « ont toutes sortes de couleurs à cause de leur mélange ; cependant la « couleur qui s'y répand en plus grande abondance, c'est la couleur « rouge formée par l'action incisive du feu, qui s'imprime dans le li- « quide ; c'est pourquoi la couleur du liquide qui parcourt le corps offre « cet aspect que nous avons décrit, et ce liquide, c'est ce que nous nom- « mons le sang, c'est lui qui nourrit les chairs et le corps entier ; c'est « en lui que tous les membres puisent de quoi remplir le vide formé par « la fuite des parties qui sortent. »

(79) Primitivement κατ' αὐτήν.

(80) Primitivement συνέπεσε.

(81) Ajouté à la marge, comme plus bas τὸ τοῦ.

(82) In marg. γρ. πάχιον.

(83) Primitivement ματῶν σαρκῶν.

(84) Ajouté en interligne.

(85) Ces quatre mots sont ajoutés à la marge.

(86) In marg. τὸ κατὰ τὴν περίωσιν δόγμα, titre marginal comme on en trouve plusieurs dans le manuscrit.

(87) In marg. τήν.

(88) Sic in marg.—βούλεσθαι in textu.

(89) Sic in marg.; in textu εἰσπνοήν.

(90) Aristote (*de Respirat.* 2;— 5 de l'éd. de M. B. Saint-Hilaire), après avoir très-nettement résumé la théorie de Platon, cherche à en montrer l'insuffisance et la fausseté. Sa réfutation consiste plutôt à signaler les lacunes que laisse cette théorie qu'à la critiquer en elle-même; la seule objection directe qu'il lui adresse est celle-ci : « Admettre cette théorie, c'est admettre aussi que l'expiration est antérieure à l'inspiration : mais c'est tout le contraire qui a lieu, et en « voici la preuve : ces mouvements se succèdent régulièrement l'un « l'autre ; or l'on expire quand on meurt; donc il faut qu'on débute « par l'inspiration. » Ainsi que l'a remarqué M. B. Saint-Hilaire (p. 363), les autres objections se rapportent non plus à la théorie telle qu'elle est sortie des mains de Platon, mais telle qu'elle a été modifiée par ses successeurs, ou plutôt par ses disciples. — Nous voyons en effet dans le § XX du commentaire de Galien que l'Académie partageait, en partie du moins, l'opinion que soutenait Platon, opinion dont l'origine est malheureusement inconnue et dont on ne retrouve nulle trace dans la collection hippocratique. Il paraît même qu'Erasistrate avait réfuté contre un certain Hestiée la théorie de la *propulsion circulaire*. Ce commentaire du médecin de Pergame complète donc un peu les vagues renseignements d'Aristote, et donne ainsi la clef de ses réfutations anonymes.

Dans ce qui nous reste du commentaire de Galien, nous ne trouvons guère qu'une exposition de la doctrine de Platon, et ce commentaire est mutilé précisément au moment où l'auteur paraissait devoir entamer la discussion. Dans le traité *des Dogmes d'Hippocrate et de Platon* (IX, 18, T. V, p. 711), nous trouvons quelques objections plus scientifiques et plus fortes que celle d'Aristote, avec promesse de les développer et d'en ajouter d'autres dans *le Commentaire sur le Timée*. Après avoir constaté que pour Platon l'expiration et la perspiration sont des *actes*, tandis que l'inspiration par la bouche ou la peau sont des *affections* (on sait que pour les autres physiologistes anciens l'inspiration et l'expiration sont actives), Galien ajoute : « Cette théorie ne tient aucun compte de l'empire de la volonté dans la respiration, et l'on sait cependant qu'on peut à son gré la ralentir où l'accélérer ; de plus, il faudrait dans la théorie de l'impulsion circulaire qu'après la systole artérielle (c'est-à-dire l'expiration cutanée), il y eût aussitôt une inspiration [pulmonaire], et qu'après l'expiration [pulmonaire] il y eût diastole (c'est-à-dire inspiration cutanée); mais il n'en est pas ainsi : au contraire, quand nous retenons notre respiration, le cœur et les artères continuent de battre, la diastole a lieu

quelquefois quand nous inspirons et la systole quand nous expirons (pour Platon ces mouvements devaient nécessairement se succéder et non coexister); pendant une respiration le pouls a lieu plusieurs fois. » — Cette objection tirée de la sphygmologie n'a aucune valeur attendu que Platon, d'une part, ne dit rien du pouls, et d'une autre, ne croit pas que la respiration se fasse par les artères. La dernière objection, peu solide si nous plaçons au point de vue moderne, est spécieuse si on la juge avec la physique ancienne. « Quand nous expirons, dit Galien, la poitrine se contracte, il se fait donc un vide autour d'elle; d'après la théorie de Platon, l'air expiré par la bouche, au lieu de pousser l'air extérieur à travers les chairs, ne devrait servir qu'à remplir le vide opéré par la contraction des parois thoraciques. »

(91) L'explication que Platon donne de la respiration repose sur la fameuse théorie *de l'horreur du vide*, qu'Erasistrate exprime par ces mots : *remplacement au fur et à mesure du vide*; ce qui signifie, *remplacement des parties évacuées par d'autres parties identiques ou différentes au fur et à mesure que le vide s'opère.* — Il n'est pas difficile de s'apercevoir que Platon, lorsqu'il veut parler de la nature, commence par fermer les yeux à la nature; de même, pour traiter de la politique, il se place presque constamment en dehors de la société réelle. Sa pensée n'a jamais l'observation pour point de départ et pour règle; son génie a pu lui faire découvrir de grandes vérités morales, mais il n'a servi qu'à l'égarer dans les études physiologiques.

(92) Sic in marg. in textu ἑαυτοῦ.

(93) Sic in marg. in textu πάντως.

(94) In marg. σῶμα.

(95) Primitivement ῷ corrigé en interligne.

(96) A la marge τὸ πᾶν· j'ai traduit comme s'il y avait πέπλεκται· autrement je ne trouverai pas de sens à la phrase.

(97) Sic in marg.; αὑτοῦ in textu.

(98) In marg. ἐξόδοιν.

(99) In marg. δέ.

(100) Voy. note 110.

(101) ὅτε in marg.

(102) Sic in marg.; θάτερον in textu.

(103) In marg. ἐκπ.

(104) In marg. αὑτό male.

(105) In marg. αὑτοῦ male.

(106) Sic in marg.; in textu ταῦτα.

(107) Ces quatre mots sont ajoutés à la marge.

(108) In marg. κύκλῳ male.

(109) Sic in marg.; in textu Σαφῶς ἐδήλωσε νῦν ξὺν ἐν τῷ βάθει χώρων, ἐν αἷς φησιν τὸν οἷον κύρτον ἔχειν. — Il eût été plus régulier de dire : Platon indique clairement la partie profonde de la nasse, qu'il appelle une source de feu.

(110) Cette phrase est très-altérée dans mon manuscrit, elle ne l'était pas moins sans doute dans celui de Gadaldinus dont la traduction est incompréhensible ; il a lu θερμασίας, car il a *caloris*; mais il n'avait pas τῆς φλεβός et marque ce passage d'une étoile. J'ai lu τὸ θερμὸν ἐμπίπτον ταῖς· τε provient de la répétition avec corruption de ταῖς.

Toute cette partie du commentaire de Galien n'est guère plus claire que le texte de Platon; peut-être même est-elle encore plus obscure; tâchons donc, en quelques mots, de faire bien comprendre et le texte et l'interprétation : L'air et la chaleur coexistent primitivement dans l'intérieur; la chaleur tend à s'échapper au dehors; sur sa route elle rencontre d'abord l'air qu'elle altère, c'est-à-dire qu'elle échauffe, qu'elle dilate par conséquent et qu'elle pousse au dehors à travers la bouche ; en avançant à mesure que l'air se déplace, la chaleur arrive dans les cavités où elle trouve en second lieu les aliments qu'elle broie et distribue dans tout le corps ; cependant l'air échappé par la bouche pousse celui qui est devant lui, et de proche en proche le refoule contre la surface extérieure du corps, à travers laquelle il pénètre ; mais là il se trouve de nouveau en présence de ce foyer de chaleur dont parle Platon, il s'échauffe, et reprend alors en sens inverse le même chemin qu'il avait parcouru, c'est-à-dire qu'il ressort du corps, presse à son tour l'air ambiant, le force à rentrer par la bouche, et à venir recevoir une nouvelle impulsion par la chaleur; et ainsi de suite tant que vit l'animal, suivant l'expression de l'auteur. Il y a donc là, non pas un cercle complet (bien que Platon se serve de κύκλον, et que j'emploie pour me conformer au texte le mot *circulaire*), mais deux arcs de cercle à peu près concentriques ; l'un, le plus externe, s'élève des profondeurs de la poitrine, passe par la bouche, tombe sur la surface du corps, la traverse et arrive presque jusqu'à son point de départ ; mais alors il se replie en quelque sorte sur lui-même, remonte à travers le corps, se dégage de la surface, reprend sa courbe dans l'espace, devient ainsi intérieur par rapport au premier, rentre par la bouche, se retrouve dans la cavité de la poitrine, se replie à son tour sous l'influence de la chaleur, redevient externe et toujours de même par un mouvement de va et vient perpétuel.

(111) Sic in marg.; in textu κινόμενον. Plus haut ταυτης au lieu de ταύτῃ.

(112) Ce membre de phrase est très-obscur. Galien veut sans doute dire que l'opinion de Platon diffère de celle des académiciens, mais non dans le sens indiqué par Erasistrate; on peut admettre aussi que le sens est celui-ci : Erasistrate a cru que Platon et les académiciens étaient d'accord, mais cela n'est pas.

(113) Voir note 90 et 110.

(114) Sic in marg.; in textu παθήματα.

(115) Sic in marg.; in textu λαμβάνουσι.

(116) Sic in marg.; in textu οὐκ ἄλλος.

(117) In marg. ἐνετάραξαν.

(118) Voir, sur la fausseté de cette opinion, la note 170 (t. II, p. 339) de M. Martin).—Plus bas ἡδονή in textu, ἡδονήν, in marg.; de même pour εὐφροσύνην.

(119) Voir sur l'attraction par *l'aimant* (*pierre héracléenne*) et le *succin*, la note 172 de M. Martin, p. 340.

(120) Sic in marg.; in textu τάτε.

(121) Le texte primitif portait ἄν qui a été effacé.

(122) Voir la savante note 173 de M. Martin (p. 241), sur ce qu'on doit penser de la connaissance que Stalbaum prête si naïvement à Platon, de la loi d'attraction universelle et de répulsion.

(123) Pour comprendre la relation qu'il y a entre la théorie de Platon et la manière dont agissent les ventouses, il ne faut pas se placer au point de vue de la physique moderne ni même de la physique ancienne, qui expliquait l'action des ventouses par l'attraction, ainsi qu'on le voit par le traité *de l'Ancienne médecine* (ed. Littré, § 22, T. I, p. 626 sq.; voir aussi *Le Médecin*, p. 27, de ma trad. d'Hipp., et note, p. 395). Le faux Timée de Locres (p. 102) lui-même fait intervenir l'attraction; mais il n'en est pas, il ne saurait en être de même pour Platon, qui nie l'attraction, qui fait commencer la respiration par l'expiration, pour qui enfin l'inspiration est purement mécanique; il faut donc revenir à l'explication fournie par Plutarque (*Quæst. platonicæ*, VII, 3).

« La ventouse agit de la manière suivante : l'air contenu dans sa ca- « vité, en contact avec la chair, uni au chaud, étant échauffé [par le feu « que l'on met dans la ventouse], devient plus ténu que les pores de cui- « vre, s'échappe non dans un espace vide, car il n'y en a pas, mais « dans l'air qui environne la ventouse, et le repousse, ce dernier com- « prime à son tour celui qui le touche; ce mouvement se propageant de « proche en proche, l'air qui est le plus en avant cherche à pénétrer « pour occuper l'espace que le premier a quitté; tombant ainsi à l'entour « de la chair que la ventouse a séché et entrant en ébullition, il force « de même les liquides à entrer dans la ventouse. »

Si je suis entré dans ces détails à propos de ventouses, c'est que M. Martin pour avoir été trop bref me semble un peu obscur sur ce point, tandis qu'il a très-clairement exposé ce qui se rapporte à la *déglutition* (déplacement de l'air par le bol alimentaire, et propulsion circulaire par l'air déplacé), aux corps lancés, à la chute de la foudre, à l'écoulement des eaux, au succin et à l'aimant (note 173, p. 342); effets qui résultent tous aussi de l'impulsion circulaire par suite du déplacement de l'air, et non de l'attraction. Il est assez difficile au premier abord de se rendre compte de l'application de cette théorie de l'impulsion circulaire à l'action du succin et de l'aimant : suivant Plutarque et le faux Timée de Locres, dit M. Martin : « Une sorte d'air très-sub- « til, ou de feu, existe dans ce corps, et s'en échappe lorsque par « le frottement on a débouché les pores de sa surface : de chaque « côté du corps, ces émanations forment un courant par lequel l'air

« environnant se trouve repoussé; mais cet air force à son tour le « courant à tourner autour du corps et à y rentrer par le côté opposé, « de telle sorte qu'il n'y ait jamais de vide : or le courant qui rentre « dans le succin entraîne avec lui les corps légers. Telle était l'opinion « d'Empédocle... — Quant à l'action de l'aimant suivant Plutarque, « elle s'explique de même, à cela près que les pores de l'aimant sont « toujours ouverts, et que l'espèce d'air qui en sort et qui y rentre a « assez de densité pour agir sur le fer. »

(124) Ce mot est ajouté par une autre main. Tout ce qu'on sait de cet Hestiée c'est qu'il était de Périnthe et disciple de Platon (Diog. Laert., III, 1). A la rigueur il pourrait être le même qu'Hestiée qui eut pour fils Archytas, suivant Aristoxène et dont parle le même Diogène (VIII, 4), mais cela est bien invraisemblable. — Voy. la note 90.— La traduction latine de Gadaldinus a été si négligée que personne avant moi, si je ne me trompe, n'avait signalé les passages relatifs à Erasistrate et à Hestiée.

(125) Galien fait sans doute allusion ici aux chapitres 12, 13, 14 du livre premier du traité *des Facultés naturelles* (t. II, p. 26 et suiv.). Dans ces chapitres il est longuement et savamment traité de *l'attraction*.

(126) Ajouté à la marge.

(127) Ce qui serait une proposition absurde, car lorsque nous attirons nous sentons bien que le principe de mouvement est en nous.

(128) τῇ... ἀκολουθίᾳ manquent dans la traduction de Gadaldinus.

Paris, imprimerie de Paul Dupont.